

An abstract painting with a complex, swirling composition. The background is a mix of light and dark tones, including shades of blue, grey, and white. A prominent feature is a large, circular, concentric pattern in the upper right quadrant, rendered in warm, earthy tones of brown, tan, and gold. Below this, the colors transition into darker blues and blacks, with some areas appearing more textured and layered. The overall effect is one of dynamic movement and depth.

mœbius 173

JE CULTIVE  
LE JARDIN  
DE LA FURIE



# mœbius

Numéro 173

Copilotes  
Lula Carballo et Olivia Tapiero



Mœbius

N° 173

2022

Je cultive le jardin de la furie

dirigé par Lula Carballo et Olivia Tapiero

Le thème est un vers d'Alejandra Pizarnik (traduit de l'espagnol par les copilotés), tiré de *Poesía completa*, Paris, Lumen, 2021.

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives Canada

1<sup>er</sup> trimestre 2022

ISSN : 0225-1582

ISBN pour l'imprimé : 978-2-924781-40-1

ISBN pour le PDF : 978-2-924781-41-8

Les propos tenus dans ces textes n'engagent que leurs auteurices.

Mœbius

1463, boulevard Saint-Joseph Est

Montréal (Québec) H2J 1M6

revuemoebius.com

Direction : [revuemoebius@gmail.com](mailto:revuemoebius@gmail.com)

Rédaction : [redactionmoebius@gmail.com](mailto:redactionmoebius@gmail.com)

Abonnement papier : [abonnementmoebius@gmail.com](mailto:abonnementmoebius@gmail.com)

Diffusion pour le Canada :

Diffusion Dimedia

539, boulevard Lebeau

Ville Saint-Laurent (Québec) H4N 1S2

514 336-3941

[dimedia.qc.ca](http://dimedia.qc.ca)

Diffusion pour la France et la Belgique :

Librairie du Québec

30, rue Gay-Lussac

75005 Paris

Téléphone : 01.43.54.49.02

Télécopieur : 01.43.54.39.15

[libraires@librairieduquebec.fr](mailto:libraires@librairieduquebec.fr)

[www.librairieduquebec.fr](http://www.librairieduquebec.fr)

Abonnement numérique : [sodep.qc.ca](http://sodep.qc.ca) et [erudit.org](http://erudit.org)

Distribution numérique : [sodep.qc.ca](http://sodep.qc.ca) et [vitrine.entrepotnumerique.com](http://vitrine.entrepotnumerique.com)

Archives : [erudit.org](http://erudit.org)

## Je cultive le jardin de la furie

### liminaire

- 9 **Émergences**  
Lula Carballo et Olivia Tapiero

### fiction + poésie

- |    |                                                                                                          |     |                                                                             |
|----|----------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|-----------------------------------------------------------------------------|
| 13 | <b>Regardez-la la fille</b><br>Marie Audran                                                              | 65  | <b>L'entretien</b><br>Benjamin Lachance                                     |
| 27 | <b>Lointain-Meurs</b><br>Aglaré Boivin                                                                   | 71  | <b>Texte fictif pour l'étude<br/>du rôle de la malade</b><br>Alegria Gobeil |
| 35 | <b>Hydrographie<br/>de l'impuissance</b><br>Geneviève Dufour                                             | 77  | <b>Déterrer le cri</b><br>Audrey-Ann Gascon                                 |
| 41 | <b>La jeune fille sans mains</b><br>Rosy L. Daneault                                                     | 83  | <b>Je pense qu'il y a un lien</b><br>Nathalie Vanderlinden                  |
| 49 | <b>Private property</b><br>Amélie Bélanger                                                               | 87  | <b>Les autres tables du <i>Diner</i></b><br>Ayavi Lake                      |
| 57 | <b>En arrivant à la maison,<br/>tu n'as pas arraché<br/>le plancher flottant</b><br>Marc-Olivier Hamelin | 97  | <b>La Vierge morte</b><br>Rachel Larivière                                  |
|    |                                                                                                          | 103 | <b>Cailloux incisés</b><br>Nicole Brossard                                  |

### rubriques

- 109 **Résidence d'artiste: Manuel Mathieu**  
**Le goût des contradictions**  
Nicholas Dawson
- 117 **Penser la création**  
**Les mots des autres**  
Luba Markovskaia
- 123 **L'épopée interminable des siècles sans lumière**  
**Au commencement, tu n'étais qu'un animal qui marche**  
Marie-Célie Agnant
- 127 **Lettre à un·e écrivain·e vivant·e**  
**L'insoutenable dévoiement de « l'universel »**  
Blaise Ndala



Cultiver, c'est s'adonner à une tâche qui implique la patience, l'attente, le soin, la lenteur. Nous remuons la terre sans connaître les fruits de nos mythologies intimes, et en acceptant que tout ne survivra pas. Mais que cueillons-nous de nos révoltes ?



# Émergences

Dans notre traduction libre du vers « Cultivo el jardín del furor<sup>1</sup> » d’Alejandra Pizarnik, qui a inspiré le thème de ce numéro, nous avons décidé d’évoquer la furie plutôt que la fureur. Nous voulions convoquer humblement la figure mythologique d’une déesse de la vengeance, figure ici mêlée à un imaginaire du jardin, du soin, de la lenteur, afin d’observer la manière dont elle se manifesterait à travers les voix créatives et littéraires de notre époque.

\* \* \*

Dans « Regardez-la la fille », Marie Audran explore les rapports de domination qui se jouent dans les relations éditoriales et dans la mise en marché du livre, mais aussi l’amour qui nourrit la révolte, la traduction, et même le dégoût face à un milieu souvent rapace. Une suite poétique entre la fable envoûtante et la didascalie d’un théâtre cruel.

La notion de folie s’inscrit selon une perspective philosophique dans « Lointain-Meurs » d’Aglé Boivin. Tous les stigmates qu’un regard extérieur tente d’infliger à la narratrice perdent leur puissance grâce au pouvoir du *Tractatus* de Wittgenstein. La mort reste sans doute l’une des seules certitudes à chérir.

---

1. Alejandra PIZARNIK, *Poesía completa*, Paris, Lumen, 2021, p. 335.

La nature se transforme et le paysage disparaît dans l'«Hydrographie de l'impuissance» de Geneviève Dufour. Sa poésie préserve ce qui a jadis existé, tel un geste inlassable qui nous rappelle le mouvement incessant des courants marins. Une manière sans doute de préserver le réel.

Rosy L. Daneault, dans «La jeune fille sans mains», reprend le conte homonyme de Grimm dans une perspective féministe, en disloquant les codes traditionnels pour en faire jaillir une révolte à la fois sensible et tranchante.

La suite poétique «Private property» d'Amélie Bélanger creuse un rapport au territoire et à la contamination, où les corps fragiles, témoins de nos dévastations, se lient entre eux, bercent leurs morts et tentent de se guérir.

Le récit «En arrivant à la maison, tu n'as pas arraché le plancher flottant» de Marc-Olivier Hamelin évoque les présences intimes à travers les différents stades du deuil amoureux. Les souvenirs comblent le vide du quotidien, et les corps se succèdent provoquant des synapses qui assurent la survie.

La suite poétique de Benjamin Lachance, intitulée «L'entretien», propose un dialogue entre les entités dominantes et les doléances. Les voix se multiplient afin de crier leur effondrement ainsi que l'impossibilité d'être entendues: «L'hôpital nous suit jusqu'au-dehors des hôpitaux.»

«Texte fictif pour l'étude du rôle de la malade» pose la question de la folie, du diagnostic et du langage. Alegría Gobeil nous offre ici une scène à la fois lyrique et théorique, une voix qui se débat entre les gestes quotidiens, les regards évaluateurs et les discours qui confondent volonté et coercition.

Audrey-Ann Gascon nous propose de «Déterrer le cri» à coups de fragments dans l'espoir de faire taire la violence de l'institution familiale. Les souvenirs s'étalent sur une table de dîner. Personne ne reconnaît la détresse qui reste figée, assise inconfortablement sur le bout de sa chaise.

Dans « Je pense qu’il y a un lien », poème à la fois vaste et sobre, Nathalie Vanderlinden tisse un réseau d’images tranchantes, aussi bien cosmiques qu’intimes, donnant à voir une pléiade de résonnances qui disent les violences stratifiées du monde.

« Les autres tables du *Dîner* », nouvelle superbe signée Ayavi Lake, met en scène une intervenante dans une classe dont elle parvient à mobiliser les élèves en invitant comme convives quelques ancêtres telles que Sojourner Truth et Marie-Josèphe Angélique, femmes noires que l’Histoire a tenté d’effacer, mais dont les révoltes et les forces se transmettent pour continuer à éclore, avec tout le risque que cela suppose.

Dans « La Vierge morte », Rachel Larivière décline des scènes oniriques sur quatre séquences. Une naissance anonyme au creux de la jungle, la mort d’un oiseau, le souffle qui étouffe le silence à l’autre bout du fil pendant un appel téléphonique, les jeux d’enfants-animaux sur le plancher de la cuisine et le bruit d’une statue qui se casse en mille morceaux.

Le poème de Nicole Brossard, « Cailloux incisés », d’abord publié en 2013, est extrait du fonds d’archives de la revue. Ici, l’écriture ciselée quête son souffle, et la poésie se fait un lieu à la fois sensible et métaphysique pour penser le langage où le silence et les mondes qui s’émiettent recommencent, entre les blessures et les apparitions.

Luba Markovskaia pense la création et la traduction à travers « Les mots des autres », traçant des lignes qui se rejoignent malgré les points de distanciation et d’incommunicabilité entre les trois langues qui constituent sa pratique littéraire.

Pour notre rubrique « Lettre à un écrivain·e vivant·e », Blaise Ndala a choisi de s’adresser à Gabriel Robichaud. Sa lettre, « L’insoutenable dévoiement de “l’universel” », tisse des liens habiles entre divers contextes linguistiques et politiques, en invoquant des voix aussi bien acadiennes que congolaises. Avec humour et intelligence, Ndala se penche sur la question complexe

des catégories identitaires face à un « universalisme » dont les effacements ne sont jamais neutres.

\* \* \*

La furie est remontée comme une sève amère et nourrissante. La patience des corps qui en ont trop enduré se fissure, laisse passer des torrents inespérés et donne à voir des constellations résistantes. Ainsi nous parlons à partir de la faille de la furie, à partir des voix qui nous hantent, celles qui nous ont réduites, mais celles, aussi, qui nous permettent de reprendre notre souffle. Ainsi nous parlons à partir de ce qui s'érige, de ce qui subsiste comme de ce qui s'effondre, s'éclate et confie nos voix aux fruits de la terre.

Lula Carballo et Olivia Tapiero  
Membres du comité de rédaction

# Regardez-la la fille

Marie Audran

C'est le désert depuis longtemps.  
Je traverse le paysage violet, liquide, brûlé par  
les rayons,  
envahi par les mouches.  
Il y a là, sous le soleil, quelque chose qui brille, inerte.  
Regardez tous.  
Je suis à la fois le soleil, l'œil et la chose inerte.  
Mon œil convulse,  
envahi par les mouches.  
Regardez, faites un effort.  
Je pose mon œil dans le soleil.  
Je pose mon œil dans la chose.  
Mon adresse est multidirectionnelle et mon œil est le sommet  
d'un prisme que je dessine dans le désert pour atteindre : moi,  
toi, vous, en même temps.  
Je pose ton œil dans le soleil.  
Je pose ton œil dans la chose.

Je pose votre œil dans le soleil.  
Je pose votre œil dans la chose.  
Regardez, c'est là, *entre* les mouches.  
C'est là que ça se passe : *entre* les mouches. Dans ce qui convulse.  
Ça va pas tarder à arriver.

\* \* \*

Là, la fille, elle n'est plus qu'une langue de feu qui s'agite au rythme de ce qui bat en dedans, la langue de son grand-père, la langue de son père, la langue du bâtard de Laillé, plus bâtard que ses demi-frères orphelins, plus exploité que le patou et plus crade que la vache qu'il surveille, la langue du fils du bâtard qui n'a plus de statut et qui pointe au pôle emploi et qui fait des formations pour cocher des cases où on le traite comme un gros débile et qui distribue des pubs dans des boîtes aux lettres qui veulent pas de pubs et qui traîne son chariot dans l'hiver caché dans son gros manteau deux fois plus gros que lui qui a fondu dans le manteau qui brille argenté quand une voiture passe dans la nuit.

Il y a quelque chose qui vient allumer la langue. On lui dit qu'elle est agressive, avec un air de reproche.

L'agressivité est dans la langue de la fille, disent-ils. Elle devrait se reprendre. Elle devrait se contrôler. Elle devrait enfilet les formes qu'il faut pour se faire entendre.

Elle avait écrit un texte (elle a appris à écrire des textes), elle avait un texte à dire (elle a appris à dire des textes), elle avait un texte à traduire (elle a appris à traduire des textes) : mais c'est quoi un texte écrit par une fille qui n'a pas de statut ?

C'est quoi une voix qui n'a pas de statut ?  
C'est quoi une langue qui n'a pas de statut ?

C'est une langue dans un gros manteau qui erre dans les rues.

On a beau apprendre et bien faire comme on a appris, bien faire comme il faut, bien écrire, bien dire bonjour madame et bonjour monsieur, dire merci mille fois de m'exploiter et de me permettre de tirer le chariot de prospectus dans l'hiver avec un manteau deux fois trop grand sur le bord de la nationale, merci de me donner cette traduction à faire gratuitement et merci de me donner ces corrections à faire gratuitement pour mon cv, dites-vous, pour me constituer, pour m'efforcer de constituer – quand on veut on peut, vous me répétez depuis toujours, quand on veut on peut [je n'ai pas appris à savoir ce que je voulais], ça mérite bien ça, ça mérite bien ça – pour m'efforcer de me constituer un statut.

J'ai pas envie d'être *gentille*.  
J'ai pas non plus envie d'être *professionnelle*. J'arrête tout ça.

\* \* \*

Là, il y a une fille qui s'énerve.  
Là, il y a une fille qui va foncer.

Regardez-la la fille.

Il y a entre la fille et l'espace qui la sépare de l'endroit où elle va foncer pas mal de choses qui peuvent faire mal et beaucoup de fer et beaucoup de feu et beaucoup de mains qui prennent les choses et qui les lancent.

Regardez-la bien, car il n'y a plus ni culpabilité ni morale : seulement des couteaux aiguisés et des langues incendiaires qui veulent atteindre l'endroit où la fille va foncer.

L'endroit où elle va foncer c'est : dans votre statut. Regardez bien. Elle va lécher votre statut, avec sa langue sale, avec sa langue de cendres. Elle va faire briller sa lame dans le blanc de votre statut.

Ça va être gore.

Gore, vous entendez ?

Gore, vous comprenez ?

Si vous comprenez pas, essayez d'inverser deux lettres, d'exploser le mot, comme vous avez explosé sa langue.

Regardez cette fille : là, il y a une fille qui n'a plus de forme de fille qui a encore moins de statut que quand vous lui avez dit qu'elle avait pas de statut, pour vous justifier de lui avoir volé quelque chose qu'elle vous avait apporté, dignement, avec ses yeux qui brillaient, avec ses yeux qui brillaient encore.

\*  
\* \* \*

Auparavant, voyez ça, regardez bien : il y a cette fille qui porte, sur un plateau d'argent, dignement encore, quelque chose qu'elle a réalisé avec dévouement.

Sur le plateau d'argent, il y a ce livre qu'elle a rapporté d'un pays lointain, écrit dans une langue étrangère à laquelle vous n'avez pas accès. Elle a lu ce livre. Elle a étudié ce livre. Elle a présenté ce livre. Elle a écrit sur ce livre. Ici et à l'autre bout du monde. Elle a traduit une partie de ce livre.

Ce livre est merveilleux, vous dit-elle. Ce livre raconte l'histoire d'une très jeune captive qui se libère : un jour, elle profite du fait que le mari de son mariage forcé ait été mobilisé par l'armée pour partir à travers le désert avec une Anglaise dont elle tombe amoureuse. Elle apprend l'anglais, elle apprend à lire, elle rencontre les autochtones et tous les autres exclus et invisibles de la Patrie avec tous les P qui la constituent, elle apprend à se faire plaisir et découvre ses désirs, elle apprend à lutter, à se défendre, elle tombe amoureuse d'autres personnes et fonde une famille au-delà des liens du sang, elle apprend à vivre avec les autres espèces et les éléments. Cette jeune fille fait partie d'une communauté de parias qui migre sans cesse pour rester insaisissable. La fille qui a écrit ce livre reprend un récit fondateur de son pays et en délivre la captive, lui donne une voix, un nom, une trajectoire. Elle écrit beaucoup de livres où les invisibles qui n'ont pas de statut se réunissent et s'organisent pour exister.

Voyez ce qu'il se passe : elle vous apporte donc ce livre sur un plateau d'argent, à vous, l'éditeur. L'éditeur *indépendant*. L'éditeur *de gauche, féministe*. Elle vous en propose la traduction et la publication. Elle travaille dessus depuis longtemps avec son amie. Elles traduisent : là, il se passe quelque chose de fort parce que c'est une question de langues qui se travaillent.

Là, entre le texte de celle qui a écrit et les langues de celles qui traduisent, il y a pas mal de choses qui brillent, qui mouillent, qui tremblent. Voyez bien : là, entre le texte de celle qui a écrit

et les langues de celles qui traduisent, il y a beaucoup d'autres textes, de fumées, de traversées de la ville dans une voiture avec cinq chiens, il y a des légumes qui grillent dans la campagne en hiver, des mateadas, des canettes de Quilmes achetées au kiosco et partagées sur la route, sur la route que des filles ont occupée avec une scène et des buts de foot, des micros et des enceintes, pour parler et se faire entendre. Des filles en situation de rue. Des filles avec encore moins de statut que la fille à qui vous avez dit qu'elle n'avait pas de statut. Voyez: entre le texte de celle qui écrit et les langues de celles qui traduisent, il y a tout ça et bien plus encore, des trucs de corps, de déplacements de plus de dix mille kilomètres, des manifestations, la rue, la rue, plusieurs hivers, des rencontres avec d'autres filles qui parlent de langues et de sexes et de jouissances révolutionnaires, des flux numériques et beaucoup de 4G pour se dire à distance ce que les langues veulent dire.

Comprenez bien: entre le texte de celle qui a écrit et les langues de celles qui traduisent, il n'y a pas d'argent, il n'y a pas de délai, il n'y a pas de mise en concurrence, il n'y a pas de marché, il n'y a pas de contrat, il n'y a pas de représentant, il n'y a pas de chiffre d'affaires, il n'y a pas de promotion, il n'y a pas de négociation.

Et là, il y a quelque chose qu'elle n'a pas entendu, elle. Un sous-texte dont elle a pris connaissance trop tard.

Voyez-le bien, écoutez-le le sous-texte:

Entre le texte de celle qui a écrit et les langues de celles qui traduisent, il dit: *je veux*.

Entre le texte de celle qui a écrit et les langues de celles qui traduisent, il dit: *maintenant*.

Entre le texte de celle qui a écrit et les langues de celles qui traduisent, il dit : *huit livres par an, impératif*.

Entre le texte de celle qui a écrit et les langues de celles qui traduisent, il y a : *je (lui)*.

Quelques mois plus tard, la fille remarque que sur le plateau d'argent, il y a : une langue de bœuf.

Regardez-la bien : une grosse langue violette et morte.

Regardez la fille. Elle palpe l'intérieur de sa bouche : il n'y a plus rien.

Un trou noir.

Il lui reste des doigts pour écrire. Regardez.

Peut-on reconstituer une langue arrachée avec ses doigts ?

C'est ce qu'elle a fait, celle qui a écrit le livre merveilleux : reconstituer une langue arrachée avec ses doigts.

Regardez maintenant : sur le plateau d'argent, il n'y a plus le livre merveilleux.

Le livre merveilleux est sur Instagram, dans les journaux, les magazines, il est dans les librairies. C'est un *coup de cœur*. Vous le voyez, vous l'avez vu. Il est traduit dans une autre langue, une langue qui travaillait déjà pour toi. Sa langue est vive. Sa langue est nommée. Sa langue est reconnue. Sa langue est rémunérée. Sa langue a un statut.

Entre toi et les langues de celles qui traduisent, il y a  
: le silence.

Entre toi et les langues de celles qui traduisent, il y a  
: le mépris.

Entre toi et les langues de celles qui traduisent, il y a  
: un arrachement violent.

Écoutez bien, car c'est maintenant que ça se passe.

Entre le texte de celle qui a écrit et les langues de celles qui traduisent, tu dis : *vous n'avez pas de statut de toute façon.*

vous n'avez pas de statut.

Il y a là une question de légalité qui vient clore l'histoire. Regardez bien : un recours à une légalité inventée qui vient justifier l'arrachement, un recours à la légalité qui supplée un défaut d'humanité, qui vient satisfaire l'intérêt.

La fille erre avec son plateau vide, regardez : les mouches, et sa langue de bœuf qui pourrit dans le silence.

Il n'y a pas de mouches sur Instagram. Il n'y a que des cœurs.

Voyez-le, l'éditeur indépendant : content, fier. Le texte est louangé. Il est heureux. Il écrit cela sur les réseaux – « le texte merveilleux », « le livre qu'on attendait », « la hâte de le présenter ». Vous le voyez, vous l'avez vu. Ce qu'il écrit est visible, peut se lire.

Comprenez bien : pendant ce temps, personne ne connaît l'existence de cette langue morte et arrachée qui n'a pas de statut.

Cette langue que personne ne veut voir, pas même celle à qui elle a été arrachée.

Comprenez bien :

il est question  
de ce qui est visible  
et de ce qui est invisible.

Il est question  
du pouvoir de  
rendre visible quelque chose  
et du pouvoir de  
rendre invisibles d'autres choses.

Il est question de qui  
répartit le sensible  
et comment,  
de qui  
répartit le visible  
et comment,  
de qui  
crée effectivement du réel,  
et comment.

Il est question de répartition des richesses  
et de répartition du visible.

Il est question de  
répartition des matières,  
des expériences,  
des langues,  
et de la dimension hiérarchique de cette répartition.

Qui domine les langues ?  
Qui produit les matières du réel ?  
Qui capitalise la subversion ?

Regardez-la cette langue violette qui n'a pas de statut.  
Elle convulse.

\* \*  
\* \*

L'éditeur dit : *je veux des textes qui inquiètent, qui pètent la marche du monde, je veux du fracas.*

Beaucoup veulent du fracas, dans les livres. C'est à la mode, le fracas.

L'éditeur veut des langues qui explosent et agissent.

Entendez bien les intentions de l'éditeur :

Il veut *perturber le flux de la normalité* : voyez comme il maintient le flux de son chiffre d'affaires et de sa réputation.

Il veut *pulvériser le réel* : voyez comme il spéculé et consolide au contraire l'effectivité de son capital, comme il parvient à reproduire le mode de fonctionnement et de production qu'il rejette dans le contenu de ses publications. Éditeur féministe, éditeur indépendant, éditeur du XXI<sup>e</sup> siècle : n'est-ce pas là une belle expression de cannibalisme ? Pas le postcolonial qui dévore ce qui le domine, se nourrit de son oppresseur pour retourner sa force contre lui et s'en libérer ; mais le simple, le basique colonial :

celui qui bouffe ses ouvriers, sa main d'œuvre et les habitants des terres qu'il convoite, celui qui s'approprie les ressources, les corps, la langue des terres et des textes qu'il vise !

Il veut *saturer le réel* : voyez comme il sature effectivement le réel si le réel est un écran et si le réel est son compte Instagram et si le réel c'est les médias et si le réel c'est la négociation qu'emporte le plus offrant et le plus rapide.

Il veut *faire peur* : il nous fait peur. Parce que les gens qui ont du capital, même mince, nous font peur. Parce que les gens qui ont du capital peuvent produire du réel avec leurs seules intentions, quoi qu'il en coûte.

\* \* \*

Mais regardez-la la fille avec sa langue morte sur son plateau.

Regardez bien, car il y a quelque chose qui existe entre le texte de la fille qui a écrit le livre et cette histoire : ça s'appelle le carnaval.

C'est comme le fracas : l'éditeur aime le carnaval, mais seulement dans les livres. Dans le livre merveilleux, il y a un gros carnaval au cœur d'une propriété au terme duquel tous les exploités prennent la fuite, parce qu'ils ont endormi la vigilance des patrons en leur faisant boire du whisky, et que ceux-ci se sont écroulés dans leur ivresse.

Alors regardez bien la fille avec sa langue qui convulse sur son plateau.

Si vous regardez de plus près, la fille n'est pas toute seule. Il y a plusieurs filles qui viennent de l'horizon et du soleil. Elles apportent des langues mortes et violettes sur des plateaux en argent qui font briller le désert. Elles sont nombreuses. Et ce ne sont pas que des filles.

Comprenez : là, ce qui nous intéresse, c'est pas le fracas imprimé, c'est le fracas en off, le fracas en coulisse, le magma encore sourd, encore enterré, la convulsion. Ce qui nous intéresse, c'est le vrai fracas qui effrite vraiment la réalité contrôlée sur Instagram et vendue aux magazines, aux journaux et aux libraires.

Regardez bien, car c'est imminent : il est maintenant question de transformer la sidération que provoque la vue de la langue arrachée sur le plateau,

en action.

Il est question de renvoyer la langue de bœuf pourrie à l'expéditeur : un colis surprise anonyme qui arrive juste le jour du banquet de lancement du livre, à la capitale. Comprenez que là, on se fait pas chier à enfiler les formes pour ceux qui se font pas chier à prévenir qu'ils vont voler/violer/s'approprier/dévorer ce qui ne leur appartient pas, ou plutôt ce qui ne leur est pas autorisé de voler/violer/s'approprier/dévorer.

Mon adresse est multidirectionnelle et je convie : je, toi, vous, en même temps, au grand banquet.

Regardez bien : là, il y a des filles qui n'ont pas de statut parce qu'on s'en fout des statuts, il y a des filles avec des langues qui brûlent en dedans, des filles qui viennent de partout : des

angles morts, de sous les ponts, de la peur, des volcans endormis, de la nuit, des océans, des camions, des dunes, des forêts, des routes, des stations d'essence, de sous les toits, des containers, des bijoux froids, des menottes, des cellules, des champs, des caves, du silence, de la culpabilité, des tours, des maisons, des universités, des usines, etc.

Elles arrivent avec leur plateau. Elles arrivent en nombre.

En voyant toutes ces filles éblouir la capitale avec leurs plateaux en argent, et remplir la table du banquet avec leurs langues de bœuf, elle sent le magma monter.

Regardez bien: c'est là que ça sature.

Les langues sur la table. Elles saturent l'espace. Elles saturent mon œil, ton œil, vos yeux.

L'éditeur ne contrôle plus le réel. La saturation de langues violettes étouffe ses intentions.

L'éditeur est démasqué.

L'éditeur pâlit.

Et maintenant, regardez bien, car il est question de dragons.

Il est question de bouches qui cracheraient du feu plutôt que du silence, de bouches qui vomiraient de la pourriture plutôt que du silence. Il est question de redistribution du sensible à travers un retournement radical du pouvoir.

Alors regardez-les les filles qui mettent le feu au banquet et qui vous forcent à manger ce qu'elles ont apporté, dignement, sur un plateau d'argent. Regardez l'éditeur qui voit ses livres partir en fumée. Regardez l'éditeur forcé de manger toutes ces langues de bœuf, violettes et mortes. Et les filles qui brillent dans le soleil et les filles qui emmêlent leurs langues de feu et de chair vive dans une orgie de cendres, dans ce qui n'a ni forme ni statut. Regardez les filles qui s'offrent un acte d'amour radical.

L'éditeur n'avait pas prévu ça. Être le roi du carnaval qu'il pensait dominer, gavé de langues pourries, sa tête bientôt effondrée sur un plateau d'argent.

Mon œil convulse,  
envahi par les mouches.  
Regardez, c'est bien là, *entre* les mouches,  
ce n'est pas la langue des filles,  
non, c'est la tête de l'éditeur gisant dans son statut et  
les milliers de mouches qui sortent de sa bouche.

# Lointain - Mews

Aglaé Boivin

## *Une métaphysique sous le manteau*

Une chance que Wittgenstein est d'accord avec moi. Sans Wittgenstein, je me prendrais encore pour une folle. Pour une débile. Pour une névrosée qui passe son temps à *couper les cheveux en quatre*.

Je serre le livre dans mes bras, entre mes cuisses. Il m'arrive de lécher quelques pages avant d'aller dormir. Je n'aime que les hommes morts, ceux dont je peux ouvrir et fermer la bouche sans danger. Ceux qui me laissent rêver en paix la nuit, allongés bien sages sur ma table de chevet.

Je traîne mon *Tractatus* avec moi, même pour aller au dépanneur, juste au cas où je te rencontrerais au coin de la rue. Tu me fais peur. Je te hais. Tu me donnes envie de me tuer.

Tu me dis: *c'est le cycle de la vie*, parce que ma chienne est morte. Je regarde les vêtements tourner dans la laveuse, cherche un sens à ta phrase à travers la vitre... Je vois le visage de ma grand-mère. Je vois le visage de ma grand-mère chaque fois que tu veux me faire croire en quelque chose. (C'est le visage plissé

qui a essayé de me convaincre que la chienne irait au paradis quand j'avais quatre ans.) Ça m'a traumatisée.

Tu continues : *ça fait partie de la vie*. Tu mens avec des yeux calmes. Tu mens avec la voix douce. Tu mens comme ma grand-mère. J'enfonce le bouton pause, détruis ton visage, plonge la main dans l'eau savonneuse... Me ravise : Wittgenstein est d'accord avec moi. J'appuie sur « Heavy duty ». (Wittgenstein est d'accord avec moi.)

Je te raconte l'histoire de ma laveuse qui a coulé chez les voisins et tu me dis : *rien n'arrive par hasard*. Je m'éclipse en utilisant le prétexte des toilettes. Je mentionne que je suis *dans ma semaine* pour pouvoir traîner mon sac avec moi sans que tu soupçonnes quoi que ce soit.

Je sors mon *Tractatus* : « Les événements futurs, nous ne pouvons les conclure à partir des événements présents. La croyance en un lien causal est un *préjugé*. » Je tire la chasse d'eau en paix. Je peux lire Wittgenstein en toute sécurité.

C'est un fait, seuls les hommes morts sont aimables. L'abîme d'un siècle me sépare de l'amour de ma vie (et ce n'est pas Wittgenstein), qui me chuchote entre les pages : « Prends-moi dans tes bras, c'est l'abîme, accueille-moi dans l'abîme, si tu refuses maintenant, fais-le plus tard. » Même Kafka, je n'aurais pas pu l'aimer de son vivant.

Tu renverses ta bière sur ton nouveau jeans et je dis : *tout est fait pour arriver*. Tu te fâches et te mets à répéter : *j'ai le droit à mon opinion*. Ton opinion est ton monde. Dans ton monde, si le ver de terre n'a pas d'opinion, il n'a pas de sens. Alors tu le coupes. (Cher Wittgenstein, ils torturent le ver de terre pour lui faire avouer du non-sens.)

Dans le métro, j'essaie de penser à ta mort pour m'apaiser. Le problème, c'est que de ta vie présente, je ne peux conclure ta mort future. (En d'autres termes, ta mort est un préjugé et je vais devoir te regarder vivre sans aucune consolation.) C'est

malheureux, mais *c'est comme ça* : la vie ne cause pas la mort. Tu me pousses pour sortir du wagon.

Tu m'as préparé un café et te caches derrière le journal en buvant le tien. Moi aussi, j'ai entendu la rumeur... Il paraît que le temps passe vite et que tout le monde en meurt. Je me surprends en pleine superstition. J'ai peur que tu t'étouffes avec ton café. J'ai peur que tu meures. Pour te punir, je décide de te répéter tous les matins (en commençant aujourd'hui) : tu mourras. (Pourquoi me crois-tu sur parole?)

Tu te fâches en disant qu'avec moi, il n'y a pas moyen d'oublier. Je te rappelle le lien causal comme un tableau de vanité. Tu trouves ça insupportable...

J'ai une amie qui écrit des poèmes sur les hommes, il faudrait qu'elle m'apprenne. J'écris encore comme une enfant.

Tu précises : *invivable*. Je n'ai pas le temps de te faire remarquer que tu as choisi l'antonyme d'« intuable », car la porte claque derrière toi, et je ne sais même plus si Wittgenstein est d'accord avec moi.

La haie est loin maintenant, peut-être rasée, déracinée. Et les voisins envahissent ma cour d'enfant. J'ai peur.

Je me cache derrière la plante verte du salon. Je me prends pour un ver de terre intuable. Sauf que tu ne peux pas me couper en petites tranches, et quand tu passes devant la fenêtre, c'est moi qui te mets en morceaux. Je mesure ton existence avec mon champ de vision. Dès que tu le quittes, tu n'existes plus.

*Es-tu muette?* Il faut être muette pour écrire. Les gens qui parlent n'écrivent pas et les tueurs sont bavards, c'est bien connu. J'ai longtemps eu la phobie de tuer par accident, par hasard, sans faire attention...

J'ouvre à la page 94 pour m'apaiser. Je regarde le schéma du « champ visuel qui n'a pas en fait une telle forme » (durant des heures).

Je dessine toutes sortes de formes que le champ visuel n'a pas (durant des heures):

Une fleur.

Une étoile.

Un dinosaure.

Toi...

Mon champ visuel n'a pas ta maudite forme. Tu n'es pas mon monde.

Je ne pourrai jamais avoir un pied à l'intérieur de toi et un pied à l'extérieur de toi. Pire! Il me faudrait en fait trois pieds:

Un pied à l'intérieur de toi.

Un pied à l'intérieur de moi.

Un pied à l'extérieur de nous.

J'ai le regret de t'annoncer que nous sommes bel et bien condamnés (chacun de notre côté). La contemplation de cette situation sans issue me donne envie de boire des bières.

Je rencontre tes yeux au dépanneur. J'essaie de ne pas regarder. Pour ne pas regarder, je décapsule une bière au milieu de l'allée (il faut bien faire quelque chose) et te signale par un hochement de tête de passer devant moi (il faut être polie).

Je cale ma bière hors de ton champ de vision (mais toi, tu es dans le mien: tu paies ton sac de chips). J'essaie de ne pas porter les yeux derrière la caisse. Je ne dois surtout pas porter les yeux derrière la caisse...

Je rencontre tes yeux derrière la caisse. Je sors mon portefeuille, mais il est trop tard: j'ai déjà pris la décision de provoquer le lien causal par moi-même.

J'ouvre les yeux. C'est encore toi! Tu me dis: *le suicide n'est jamais une option*. (Tu as l'air fier de ta phrase.)

Tu passes les semaines suivantes à prendre mon pouls et à me surveiller. Je suis nue comme un ver sous ma jaquette d'hôpital. Tu m'as confisqué mon *Tractatus* pour mieux me torturer avec

des phrases en italiques. J'aurais dû l'apprendre par cœur... Je suis seule devant tes phrases vides et le pire, c'est que je vais devoir t'en emprunter au moins une si je veux m'échapper.

En résumé, tu situes la mort dans la vie et le suicide hors de mon monde. *Il n'est pas normal* (tu expliques avec la pitié au fond de l'œil) *de penser à la mort tous les jours. Il ne faut pas essayer de provoquer la mort. Il faut l'attendre ou, encore mieux, l'oublier.* J'acquiesce et j'ajoute (pour te convaincre): *je regrette d'avoir essayé de me tuer.* Tu me crois sur parole. Comment peux-tu (encore) me croire sur parole?

J'emprunte les *Tractatus* de toutes les bibliothèques de la ville de Montréal pour pouvoir renifler ton odeur entre les pages en te regardant passer devant la fenêtre du salon. (Te détester ne m'empêche pas d'aimer ton odeur...)

Je finis par avoir envie de baiser. J'enfile le manteau vert de ma grand-mère par-dessus mon pyjama et je sors sur le balcon, d'où je prends une nouvelle mesure: vivants. (Les yeux sont vivants!) Je décide de te suivre à distance.

Je déteste tous les hommes et malgré cela, je refuse de les tuer. Ils le mériteraient. Je sais qu'eux me tueront sans hésiter, un jour. Ce n'est qu'une question de temps. En attendant, j'écris des livres que je dédie aux animaux morts.

Tu marches avec le bras droit sur le côté droit du corps et avec le bras gauche sur le côté gauche du corps (respectivement).

Tu as tué ma chienne un matin. C'était par hasard, par accident. Tu ne t'es pas retourné. Elle est morte sur la ligne jaune. Les gens ont haussé les épaules: *il ne l'a pas fait exprès.*

À les entendre, on croirait qu'ils ne font jamais exprès de nous tuer.

Tu regardes partout (sauf en haut) avec la tête.

Parce qu'il faut toujours qu'ils ruinent nos vies.

Tu arraches une branche de cèdre que tu renifles avec le nez avant d'entrer dans un bar. (Je fais comme toi.)

Tu repères le *Tractatus* dans la poche droite de mon manteau. Tu l'as cherché dans toutes les bibliothèques de la ville de Montréal (il n'était pas disponible, dis-tu). Je te demande de m'attendre.

J'ai appelé mon amie, elle m'a dit : *les hommes ne m'inspirent pas, ils m'étouffent, j'ai appris à écrire en apnée.*

Je reviens avec une bière que tu te mets à boire de la main droite et tu as la même odeur que le livre quand tu dis : *c'est le néant qui devrait avoir peur de nous.*

J'écris toute la nuit en me répétant : *la causalité est une fiction.* La preuve : j'invente un début à partir de son ultime conséquence. De la dernière réplique, je brode jusqu'à la tautologie initiale. Ma première réplique ne dit rien et pourtant, j'en fais découler un monde.

Il faut être ruinée pour écrire : la voix rauque de celle qui n'a pas respiré depuis longtemps, une chienne morte à la place du corps. Une chienne qu'ils flattent. Une chienne qu'ils trouvent douce. Jusqu'à ce qu'ils s'en lassent et...

Plus j'écris, plus l'aube approche et plus j'ai peur que, finalement, Dieu existe.

Ma seule consolation : être devant un mot. Avoir l'impression qu'un seul d'entre eux peut contenir l'univers entier (comme les plis d'un visage). Et je m'endors sur le clavier.

Si jamais l'envie de me tuer te prenait, enterre-moi au moins dans Lointain-Meurs.

J'entends un bruit bizarre. J'ouvre un œil... C'est encore toi ! Tu parles en regardant mes mots. Tu me pointes une réplique du doigt (c'est la dernière) et me demandes ce que j'ai voulu dire. (Tu dis : *comprendre le sens.*) Je n'ai pas encore bu mon café... Qui cherche le sens avant le café !?

Tu ne peux pas imaginer que le sens n'apparaisse pas à l'aube (avec tes yeux qui s'ouvrent). Pour te punir, je décide de te raconter une histoire simple : tu mourras. Je déduis ma propre

mort de la tienne et vice et versa (c'est vite fait), puis je retourne me coucher pour l'oublier.

Je continue d'écrire. Un peu parce que je ne peux pas te parler. Aussi parce que je te déteste et surtout parce que je veux me venger... Tu me lis sans savoir ce qui s'en vient. Il est trop tard quand ça arrive: je t'ai déjà enfoncé mes mots au fond de la gorge. Je te les fais avaler de force.

Je ne sors plus de chez moi. J'ai trop peur de croiser tes yeux qui donnent envie de mourir. Je n'ose même plus aller au dépanneur acheter la bière dont j'ai besoin pour oublier la mort. Je passe mes nuits à lire le *Tractatus* pour ne pas me sentir devenir folle.

Mon manteau vert est sale. Je l'ai traîné tout l'hiver dans la neige brune pour te suivre même si je te déteste et maintenant, il dégouline sur le plancher de la cuisine: saleté inutile. Je le mets dans la laveuse. Je choisis « Delicate » (il ne faut pas exagérer) et je me couche sur le plancher en collant bien l'oreille...

Les voisins crient (ça dure des heures).

J'enfonce le manteau vert dans la sècheuse. Tu as fini de crier et j'espère que le silence signale ta mort, mais je ne vais pas vérifier. Je ne veux pas me conforter dans ma croyance et je préfère éviter le problème de l'heure du décès: plus je précise la mesure temporelle qui correspond au moment de ta mort, plus ta vie a été longue...

Ce qu'il faut faire, c'est rapetisser. Je plonge la main dans la sècheuse, en retire le manteau vert (encore chaud). Je n'ai pas froid, mais je l'enfile... Je vais me perdre dans tes plis. Je vais m'enfoncer dans ta peau. Grand-maman, je suis en route vers l'immortalité: par-delà le temps de Planck!

J'ouvre mon *Tractatus* pour trouver l'inspiration: « une propriété est interne quand il est impensable que son objet ne la possède pas ». Mais c'est le visage plissé qui m'apparaît. Le visage plissé qui a essayé de me faire croire que la chienne

irait au paradis. Je tente de l'oublier : impossible. J'essaie au moins de le lisser. (Il faut construire un espace logique.)

J'abdique, me couche en boule au bout du lit comme la chienne. Je ferme les paupières, résolue à me souvenir de tous ses plis :

Deux yeux.

Un nez.

Une bouche... (Son visage est impensable, comme une cause absolue.) Et je m'endors dans son manteau.

# Hydrographie de l'impuissance

Geneviève Dufour

*j'amasse les os et j'observe  
sur les fleurs de minuscules  
cicatrices*

TOINO DUMAS  
*Pourritures terrestres*

presque trois décennies à cumuler les villages au fond de mes  
poches à arroser les plantes dans mon ventre trois décennies à  
épouser les rôles que l'on m'offre un à un  
sans broncher

ma garde-robe se remplit de chapeaux les minutes se déracinent  
dans mes cheveux et je m'obstine à aspirer toutes les fleurs que  
je croise par peur (peut-être)  
de voir le fleuve se vider une fois pour toutes

pourtant j'essaie toujours de faire mieux pourtant le fleuve est  
encore plein ne capitule pas danse encore pourtant les vagues  
bordent la plage sans cesse

j'aimerais moi aussi  
avoir cette capacité

à me border sans arrêt

j'entretiens mon identité comme une haie de cèdres (je passe le sécateur de temps en temps)

le retrait constant de l'eau me rappelle la peur d'être prise au piège la possibilité de la noyade dans mon corps ou ailleurs la possibilité de m'enfoncer un peu plus chaque jour

au bord de l'eau j'échappe la résilience  
au bord de l'eau je sais segmenter le physique des larmes et la tristesse

chaque coquillage que j'avale est une pilule pour passer le temps

les années passent et je dois m'excuser auprès de mon corps  
je n'ai pas assez écouté les fatigues extrêmes les chairs de poule  
les enclumes dans les poumons

je n'ai pas su écouter les avertissements

mes excès en gueule de guépard se sont enfoncés jusqu'aux os

une envie instinctive de tout saccager de scier ma nuque en  
deux parties inégales

les roches du Bas-Saint-Laurent sont restées pendant que moi  
je perdais confiance en mon corps                    lui et moi en  
décomposition sur une poignée d'algues salines

j'aimerais lui dire que je ne recommencerai plus mais            j'ai  
une soif insatiable

un besoin profond de me sentir terrestre

aujourd'hui je ramasse le découragement à reculons j'apprends  
ma différence

peu importe l'effort mis la volonté franche      tous les échos  
meurent dans mon lobe

chaque seconde mes paupières en écailles déchirent la peau de  
mes conquêtes      ainsi je n'ose plus sortir de ma cachette  
ainsi je laisse traîner mes insuffisances partout où je mets les  
pieds

les jours d'insomnie je me terre dans l'impossibilité du présent

la vitesse crée des fissures dans mon crâne

j'aimerais rassembler quelques gouttes de fleuve  
pour colmater les plaies

presque trois décennies à absorber les heures      passé minuit  
trois décennies à compter les bouches sur mon corps

dans la terre mouillée je récolte de nouveaux mots

liminal « qui frôle le seuil de la perception »

labile « susceptible de changer, de se transformer »

corolle « ensemble des pétales d'une fleur »

certes tout explose

mais il y aura toujours des mots à apprendre

# La jeune fille sans mains

Rosy L. Daneault

*Ah mon pauvre homme, dit la  
femme épouvantée, c'était le diable,  
il ne parlait pas du pommier, mais  
de notre fille, qui était derrière le  
moulin et balayait la cour.*

JACOB GRIMM ET WILHELM GRIMM  
*Contes choisis*

Un balai de paille ne balaie rien, ne recueille que des gestes en trop. De la poussière dans les yeux. Je reste des journées entières derrière le moulin, c'est le vent que j'imite, invisible et farouche, je caresse les demeures et les herbes. Les feuilles de tabac et les grains de sucre. Je glisse dans les meules et lorsqu'elles broient, elles ne broient rien tant je me dérobe aux prises.

Il est là. Dans trois ans, le diable reviendra chercher sa part.

« Pourquoi t'échines-tu à casser du bois ? Je peux te rendre riche si tu me promets ce qu'il y a derrière ton moulin<sup>1</sup>. »

au début, le diable regarda par l'œilleton de la porte  
décorée reptile fumigène  
c'était d'abord la beauté enfantine, l'aisance qui égayait les  
paupières sourdes  
l'hypnose jaune et les cajoleries sortilèges  
elle attendait. son visage aux angles du moulin  
démarche vaste, prison facile et murs miroirs, retour sulfureux  
d'une image intouchée, intouchable  
un matin, il goûte l'haleine du dédain  
jalousie imprécise il rejette  
l'amoureuse humiliée  
magique fève encroûtée dans la pâte d'amande  
elle sanglote de ne pas se voir fée

Elle ne sait pas que derrière le masque du diable, il n'y a personne.

Le père aussi se refuse à cette vérité. Quand il prend conscience de ce qu'implique vraiment l'entente, il ne cherche pas à la modifier, ni à dénoncer l'injustice, encore moins les mensonges qui l'ont mené à une telle aberration morale, non, il se félicite plutôt du sacrifice, fille contre paix, l'autonomie acquise par sa soumission au mécène, et il pointe, pointe avec ferveur les meuniers des temps passés, ceux-là qui, sans la moindre hésitation, agissaient de la sorte, et ce, sans même le bienséant couvert d'un imbroglio.

---

1. Jacob GRIMM et Wilhelm GRIMM, *Contes choisis*, traduit de l'allemand et édité par Marthe Robert, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », n° 3372, 2002, p. 107.

\* \*  
\* \*

Si je m'arrache la peau à l'éponge d'acier, si je me dégrasse assez les pores, maman promet : « C'est la pureté qui empêchera le diable de te prendre. Ainsi : mime les saintes. »

Le diable exigea de mon père qu'il me retire tout accès à l'eau.

Plusieurs nuits derrière le moulin, je pleurais d'anticipation. Mes joues enflammées conjuraient les dieux. Le sel de mes larmes purifiait mes mains. Quand le diable tenta de me tirer vers lui, il s'en brûla les doigts.

« Quand tu pleures, c'est un cadeau de toi à toi. Le sel panse tes plaies, les vide. Le diable n'est pas différent des hommes, il en sera tout autant dégoûté. »

Le diable exigea de mon père qu'il me tranche les mains.

*« mon enfant, si je ne te coupe pas les deux mains, le diable m'emportera,  
et dans ma peur je le lui ai promis,  
aide-moi donc dans ma détresse<sup>2</sup> »*

aide-moi donc dans ma détresse

\* \*  
\* \*

---

2. *Ibid.*, p. 109.

Papa papa mon cher papa me bouture les mains pour me faire plus saine. Me sépare des feuilles atrophiées. Cela donne de la vigueur à mes couleurs. C'est joli comme ça, dit-il en appuyant longuement sur les voyelles : tu seras plante mère ! Je ne sais pas ce qu'il veut dire, mais je l'écoute tout de même.

Juste avant, papa ne parle pas. À la place, il me coupe des bouts. Les poignets se dispersent en paumes, puis en doigts. Les mains. Il n'aime pas ça. Personne n'aime les tiges et les racines. Sur les filles... Personne ne veut semer des tiges et des racines. Tout le monde veut les arracher. Quand on ne les arrache pas, elles se manifestent par en dessous, jusqu'à faire craquer le ciment, le sable brûlant que les hommes versent sur elles. Moi, sans mes tiges, je fleuris. Quand je me regarde dans la glace, je dis : Ohhhh. C'est mignon ! une fleur... Mais on dit :

Les fleurs s'arrachent seulement pour s'offrir. Elles s'excusent de quelque chose. De se faner, peut-être. C'est un sacrifice. Contre quoi ? Une maladie en moi. Un désir de vivre. Parasite. Oui. C'était là. De mes doigts à mon ventre. C'est dans la souche, dans la base de ma pousse que ça se forme. La vermine. C'est pour ça qu'on taille, qu'on tranche, qu'on fend.

\* \* \*

Un baiser sur le crâne de l'enfant. Lèvres pincées et sèches. Écarquillés, les yeux. Un sac de pièces tendu.

C'est contre toute attente que le diable se brûla encore sur les moignons de la fillette et qu'il constata là son échec.

« Vous avez bien de la chance que je sois le diable et non pas un mendiant. Je trouverai bien ailleurs autres jupes claires et autres faiblesses de pères. »

Et tandis que le père étouffait d'excuses, promettait bijoux et biscuits, la fille répondit :

« *Je ne peux pas rester ici ; je vais m'en aller*<sup>3</sup>. »

\* \* \*

Si les marais sont des lieux dangereux, il est pourtant aisé d'y esquiver chasseurs et brigands. Comme un animal, une racine, un insecte ; ils trébuchent sur mon corps, me prennent pour un esprit sans mains et s'enfuient dans la peur. Je débouche sur un grand jardin, un arbre à fruits, j'attrape les poires avec ma bouche, j'explore les sensations, ne les comprends désormais qu'à moitié, par les frissons de l'hiver ou la moiteur de l'été, ou par la violence qui agit sur mes nerfs...

Est-ce que la vie prend sens dans la paume, dans les draps du diable, dans l'attente d'un soldat lithographié dans les tranchées ? Est-il vraiment possible de quitter le monde du père ? Marcher un temps est faisable, bien sûr, mais peut-on se nourrir de jardins privés, de clôtures, de terrassements ? La lune rassure, éloigne la noirceur, fait croire à une chaleur qui nous soignerait d'une pluie glacée.

que je sois un esprit ou une créature humaine ne change rien à mon sort

je vous rencontre là

pauvre roi

dans vos jardins, vous croyez à un ange

espérez l'ombre d'un succube

---

3. *Ibid.*

soudain submergé par la peur vous songez à m'aliter jusqu'aux  
couches, me rappelant ainsi, encore, l'impossibilité de quitter  
le monde du père

« dites-moi

si je dépends de vous, mon noble roi, pour habiter mes affaires,  
ne pourriez-vous donc pas avoir la décence de me forger des  
mains sinon en or, du moins en fer? »

« Tu es si belle, tu es si pieuse, que je t'en ferai forger d'argent »,  
répondit le roi.

\* \* \*

on aurait tort de voir, dans ce sauveur inopiné,  
la fin des malheurs de la jeune fille sans mains,  
au contraire, les plus fin·e·s sauront reconnaître la répétition  
d'un même motif,

murées dans un royaume, les forgeries n'ont d'autres pouvoirs  
que ceux, passifs,

des loutres prises entre les dents effilées des requins

\* \* \*

tandis que le roi se battait au front, la jeune fille porta un  
enfant dont elle avorta

le message sitôt arrivé au roi il ordonna de la faire tuer

« que l'on garde la langue et les yeux de la reine comme preuve<sup>4</sup>  
et que le messager porte cette preuve en dormant jusqu'à moi »

\* \* \*

Un matin, je me laissai glisser par une ouverture et tombai, par une fissure du donjon, dans le fossé en bordure du château. Je m'éloignai en silence vers la forêt. Je croisai en chemin des brebis aux langues coupées, aux yeux creusés. On essaie encore de me sauver.

\* \* \*

Papa papa mon cher papa m'a coupé des bouts. Je retire les mains d'argent, la gaze de coton.

Je trouve un jardin dans lequel me planter. Je presse la terre humide de mes membres amputés, je creuse les trous.

Mon propre jardin... que je touche... que je touche...

Mes racines s'ancrent, de plus en plus profondes, les moignons saignent, irriguent la terre. Ensuite, les bras retirés, je sème des pierres. Retourne les graines, galeries de terre.

Le terreau soigne. Ma terre est riche et saine. Mes veines sont des racines. Que les abatteurs de mains se tiennent à distance. Autrement, je leur réserve la mort ; pendus à ces branches, à même les lianes, ils feront de la bonne sauge.

Ici, je suis l'unique jardinière. Mes nouvelles mains s'érigent, aidées par les vers. Elles pétrissent, malaxent, me voilà tout

---

4. *Ibid.*, p. 112.

entière, culture de glaise et, si la glaise sèche trop, je pleure.  
La terre doit rester moite, empêcher les états de terre cuite, de  
porcelaine décorative.

Rester boue, gluante.

À la vase, on ne demande rien. Pas même de plaire au père.

# Private property

Amélie Bélanger

je ne décrirai que les paysages inimaginables  
les contours des couleurs abusives qui contaminent les champs

je n'écrirai que des mots qui peuvent extraire les métaux lourds  
des lieux infects de nos ambitions

je ne cherche qu'à m'effondrer  
un geste que j'imagine imperceptible

puis doucement un abysse  
sans fracas une faille

j'y déposerai  
mes frêles connaissances humaines  
à d'autres formes de savoirs fragilisés  
des idées brièvement concordantes  
une ultime constellation

nous sommes toutes des points de lumière qui couronnent  
désespérément  
un lac noir et profond

des serrures sur les entrées du ciel  
étiolent mon aptitude à croire  
si j'espérais le partage des choses abondantes je crois  
maintenant que les fruits poussent hors des sols possédés  
un albatros se languit dans un ciel voilé de défuntes

une impulsion de tiges décharnées  
aux feuilles flétries cherchant à boire  
éperdument tendues  
vers le soleil

nos hontes blanches

fondent les neiges  
éternelles de la désolation

nous ne sommes qu'à un élan d'amour d'être contagieux·euses  
et n'avons plus que nos yeux pour sourire

de nos visages édentés croissent de longues tiges emmêlées  
exostoses sur nos corps lisses  
désinfectés

des dentelles de tentes le long des autoroutes  
suivant la trajectoire des tragédies collectives  
des parures pour la vengeance

nous enserrent une dernière fois avant de rendre l'âme

ils nous croient romantiques mais nous sommes frelatés  
nous parlons les mots qui veillent, éteignent, bordent et  
s'endeuillent

nous cautérisons nos habitudes cruelles  
des écologies noires  
nous marchons entre les choses  
éteintes et scintillantes

nous libérons de nos poings fanés  
des semences des poisons  
je tiens ma peine en bouquet de brasiers  
un chœur d'oiseaux nous porte en orages

les terres sanctifiées n'auront jamais été si peuplées de spectres

un édifice s'effondre dans la forêt

je ne vis plus les saisons elles me happent  
me décomposent  
me fermentent et me troublent

le lettrage acéré annonçant les choses à vendre  
me découpe de la vie  
PRIVATE PROPERTY cloués à même les arbres  
tout ce que nous faisons nous rend coupables

je ne travaillerai le sol que pour y recevoir les restes d'une  
abondance abusée  
mettre en terre nos corps laqués  
décroître en surface prolonger nos invasions  
ébranler le sol qui préférerait rester tranquille

on m'a appris les merveilles je ne consens mon émoi qu'aux  
défuntes

tant de choses disparues sous le poids de nos aises

il doit bien y avoir dans le ciel  
une ouverture salée  
d'où je pourrais me cristalliser  
figée éclatante  
nichée à jamais  
dans ce silence qui brille

une pulsion  
croître ou se sédimenter  
je me replie sur moi seulement pour excaver les espaces où  
nous recevoir  
et je tiens ma peine sur ma langue  
une pastille de goudron extraite de nos ténèbres volatiles

nous traçons des entrelacs fertiles pour croître en nos  
dépendances  
je ne peux que tenir compte de nos ruines  
un bref moment

où les éclats de nos relations explosives  
nous renvoient des images de nos futurs emmêlés

mes vies s'abîment contre les côtes flétries de l'avenir  
et je me fane en poings fermés

si je pouvais me porter vers les jours comme nous portons les  
morts à l'éternel  
je grandirais racines dans les sillages creusés à même l'amour

à trop regarder le sol je ne trouve plus le ciel



En arrivant à la maison,  
tu n'as pas auaché  
le plancher flottant

Marc-Olivier Hamelin

*Février 2021. À la galerie. A. est en résidence et travaille sur son exposition et sa performance. Assis au sol, il m'écoute. En prenant la parole, je regrette déjà. Je regrette le temps que j'occupe avec ma tristesse – je tente d'aborder des éléments qui peuvent servir, qui peuvent ajouter quelque chose à sa journée. Je lui dis que j'ai emprunté des livres sur la psychanalyse à la bibliothèque. J'essaie d'éviter de parler de ma situation, mais j'y reviens. Je parle encore de ma peine. Je lui dis que j'écris. Il me dit que c'est bien. Je lui réponds que je ne m'intéresse pas à la production d'un discours influencé par la séparation. Depuis 2017, je tente de me taire et d'écouter. Je tente de m'éloigner du je. Il le sait. Actuellement, les mots que j'écris forment tout ce que je déteste en littérature. Ils représentent ce que je tente de ne pas faire. Il me dit : « C'est peut-être ça que tu dois faire, écrire sur la rupture amoureuse. »*

Mardi matin. J'enseigne trois heures en ligne. À la fin, je me déconnecte et me retrouve seul dans la chambre, où j'ai installé un bureau, une chaise et une lampe. Je ferme l'ordinateur et

me retourne vers l'arrière rapidement. Mon corps, oubliant la séparation et par habitude, le cherche.

Il ignore plusieurs choses à mon sujet, il ne me pose pas de questions, mais je sais qu'il se demande, il sait que je finirai par lui raconter et qu'il aura les réponses.

Nos corps s'enlacent, je sens le sien, sa respiration, le mouvement sur mon propre ventre, ses abdominaux. Je l'embrasse dans le cou. Il me laisse faire, il reste plus longtemps que les autres fois. Il pleure encore un peu.

Sur le sofa, nous discutons. Il retire son chandail et je le prends. Je le porte à mon nez pour le sentir. J'assume le geste que je fais. Il me dit « ça sent-tu ? », je réponds oui, « trop ? », non c'est agréable, je lui demande si je peux sentir son cou, il me dit « oui », je m'approche et ressens la chaleur de son corps. Je me recule, je souris, il me dit « quoi ? », je lui dis que je suis bandé.

Un oiseau chante.

La communication entre les corps, même sans contact, est visible. L'est-elle ?

J'ai prié hier et aujourd'hui à mon bureau, les mains jointes et tenues près de ma bouche, levant les yeux vers le haut, vers la fenêtre qui donne sur le ciel puisque je suis au sous-sol, regardant le vide, priant mes ancêtres, surtout elle, de faire quelque chose. J'ai même osé demander un miracle.

Le papier de gomme. Le *nous* dans « l'oiseau qui vient nous visiter ». Le pad thaï. La lune sur l'autportrait. La deuxième

visite qu'il accepte, suivant la première. Pourquoi souhaite-t-il me revoir, sachant bien mon état ?

J'aimerais lui parler de mes journées d'enseignement.

Samedi soir, la lampe de chevet allumée. Je suis en train de lire quand je m'aperçois de l'absence de son corps, les yeux fixés sur la page, à ma droite dans le lit. Je tourne la tête pour vérifier. Il n'a pas déplacé les oreillers – le premier est encore sur le deuxième. J'ai pris conscience de la perte d'habitudes. Le geste de déplacer le couvre-lit, les draps, l'exposition d'un torse, les deux mains tenant un livre ouvert. Généralement, j'éteignais la lumière le dernier, lisant plus longtemps. Généralement, il me tournait le dos. Avant de m'endormir, je me tournais vers lui, collant mon corps contre le sien, pour quelques minutes. Je me retournais pour ensuite m'endormir. Jour après jour. Ce soir, je ressens une absence – pas la sienne, mais celle du geste. Je poursuis ma lecture quelques minutes et j'éteins la lumière.

Et puis, nous nous sommes écrit. Un bref instant, en parallèle de la situation.

Il ne fait rien que je ne sache pas. Je sais tout ou je le devine ou il me le raconte.

Au réveil, c'est le plus difficile, les premières minutes, même avant, toujours endormi, je pense que ça vient, en ouvrant les yeux, ça se concrétise, ça se sent.

Entre le moment dans l'après-midi où j'ai quitté la maison que je n'habite plus et celui où je suis revenu pour le souper, il a installé une porte et son cadre.

Il m'a dit : c'est tellement sec dans la maison que je saigne souvent du nez dans la douche.

Il est intéressé par mon avis. Il m'écoute. Il veut et attend quelque chose de moi. J'ai quelque chose qu'il veut et qu'il n'a pas.

Je devais me rendre à la librairie pour récupérer un livre commandé. À l'extérieur, devant la porte, je discute avec la libraire, qui fume une cigarette. Elle me propose de l'éteindre afin d'aller récupérer ma commande, mais je ne suis pas pressé et lui offre d'attendre. Nous discutons de son chien vieillissant, qui, l'automne dernier, était malade. Il va mieux. Elle me demande l'état du nôtre. Elle dit « vous aussi, vous avez un chien ». Je lui dis oui, je lui dis qu'elle va bien, qu'elle est maintenant âgée de six mois, que nous sommes toujours aussi contents de l'avoir. Pendant un instant, de brèves secondes, je fais comme si la séparation – entre le partenaire et moi, mais aussi entre la maison et le chien – n'existait pas. J'offre un détournement de la réalité. Elle me donne mon livre et je retourne à la voiture.

Éviter le sujet, ne pas rendre la situation difficile, ne pas répondre « moi aussi », ne rien infirmer, revenir au présent, changer de sujet.

Parler de température.

Il est apparu dans mes rêves. Il était dans un appartement semblable à celui où nous vivions sur la rue Saint-Hubert. Je marchais pour m'y rendre. En ouvrant la porte d'entrée, il a levé les yeux vers moi et il était content de me voir.

« Je n'avais pas prévu parler de ça. »

Regarder le lever du soleil ensemble. À quoi jouons-nous ?

La ligne du ciel, vers l'est, derrière l'église. L'anniversaire de ma mère. Des sushis ce soir. Je n'ai pas fait beaucoup de yoga cette semaine. Il fait très froid dehors. Je vais à Val-d'Or pour la deuxième journée d'enseignement.

Arrives-tu à guérir avec ta thérapie ?

Je trouve ça difficile d'être sans chez-moi. Je lui en veux pour ça.

Je cherche ma maison, mon chien et ma tranquillité. Mes mouvements, mes affaires, mes bruits, mes odeurs, mon mutisme volontaire. J'ai commandé un bracelet en argent. J'enseigne la sculpture à Rouyn demain. J'ai laissé tomber une tasse à café vide ce matin.

« Plus vers la fin de semaine. »

La lumière du matin et du soir change. Je suis dans le sous-sol, donc je le remarque peu. Troisième nuit de suite où je me réveille et mange quelque chose de sucré.

Après-midi, soirée, nuit, matinée et début d'après-midi avec lui. Je raconterai ces journées plus tard.

« Contrainte, attente, indépendance. »

Ce soir, j'ai tout de même réussi à me masturber et, au moment de venir, j'ai visualisé – involontairement – J. et W.

— Parfois, j'ai l'impression que l'énergie de notre couple est restée dans l'appartement de Montréal.

— Est-ce qu'il est possible de faire quelque chose ?

La lampe est tombée pendant la nuit, celle que nous avons achetée ensemble en septembre dernier. Elle est faite de verre, mais ne s'est pas brisée.

« Fais un vœu. »

Avant de rentrer à Rouyn, j'ai commandé une rondelle d'oignon et une root beer au service au volant.

Et si c'était ça ? Et s'il ne se passait plus rien ? Plus de discussion, plus de retour possible, plus de rapprochements. Et s'il n'avait pas à prendre concrètement conscience de ce qui se passe, car il le comprend déjà ? Et si le réveil que j'attends ne venait jamais ? « Il va réaliser, pas le choix », « il va prendre sa débarque ».

« Tu es vraiment dépendant. » Fleurs séchées sur la table de travail. Triste, à moitié endormi et à moitié bandé.

Ma bague est serrée ce matin.

J'ai lu dans le journal qu'il est possible d'observer une étoile, toujours la même, en se plaçant au même endroit tous les soirs. Elle bouge très lentement. J'ai été surpris d'apprendre que les étoiles restent longtemps au même endroit, qu'elles résistent.

J'espère que je fais la bonne chose.

A. me dit « tout ce que tu veux, tu vas l'avoir ». Je souhaite pouvoir lui rendre ce qu'il m'apporte, lui offrir la même paix en retour.

« Arrête de penser à son état. Toi, comment vas-tu ? »

Je verse des larmes sur mon lieu de travail, en cachette, dans mon bureau.

Il dort, je pédale.

Ce que nous étions commence à disparaître. C'est plus rapide que je ne le pensais.

Il faut noter les éléments positifs aussi.

Je suis incapable d'en parler à mes proches.

Il neige. Hier, je ne trouvais pas le coupe-ongles et j'ai paniqué. J'ai pleuré, appuyé contre mon bureau et sur le tapis de la salle de bain.

Ma mère organise un Zoom avec mes ami-e-s pour fêter mes trente ans.

Dernière semaine avant la relâche. Je me demande encore si je vais aller au lac David quelques jours. Je n'ai pas vu G. depuis six mois.

Je lui garde les mots croisés du journal. Je ne sais pas si je les lui donnerai.

A. termine bientôt sa résidence et quittera la région. Je me souviens: « Tout ce que tu veux, tu vas l'avoir. Tu as le droit. » Quand je le vois, je le trouve beau, j'aime ses yeux. C'est une des plus belles personnes de ma vie.

Je suis fatigué de tenter de le faire parler, de comprendre ce qu'il veut.

A. ne peut pas me voir, il est trop occupé. Je me sens seul et rejeté.

Il faut que j'accepte la solitude.

E. mesure six pieds et six pouces. Il me l'a précisé. Soixante-dix-huit pouces. Je ne sais pas ce que ça représente dans l'espace. Ce matin, au réveil, je m'imaginai m'asseoir sur lui, sur la motoneige, et l'embrasser. Il a lu Maggie Nelson. Il écrit bien.

« Je ne t'aime plus. » Le ciel est beau.

Est-ce que je garde la maison? On pourrait la louer. Ça va tellement vite.

Il reconnaît la valeur de ma parole. Il se souvient.

J'irai au lac. Je dois organiser mon séjour avec G.

Il s'appelle Eddy, il mesure six pieds et six pouces, c'est soixante-dix-huit pouces. Ses pieds dépassent de quatre pouces de mon lit.

# L'entraetien

Benjamin Lachance

## LES DOLÉANCES

nous avons le regret  
de vous annoncer  
que nous n'arrivons pas  
nous assiégeons

jusqu'au-boutistes  
avec le monde  
nous rappliquons en trombe  
les cheveux stressés

nous mettons la ville à sac  
nous martelons un discours  
outrancier et cabochon

l'hôpital nous suit  
jusqu'au-dehors  
des hôpitaux

nous sommes  
l'âge achevant le corps  
– une tache de vin  
nous enserre la gorge  
le cri rauque du premier étage  
c'est nous !

entrez  
ainsi vous verrez  
le théâtre d'une bave  
racoleuse  
qu'on voudrait ingérer  
par le flux  
d'un baiser momentané

bienvenue à vous !

nous avons la sensation  
aiguë  
de dégager les lieux  
du lieu

le sommeil d'un arbre  
sur la cuisse  
– un renflement une boursouflure  
nous empêche de nous lever  
correctement

notre coude est posé  
sur un trottoir  
le débarcadère c'est nous  
et les gens dessus  
aussi

pareilles à l'asphalte  
nous nous composons  
de pétrole  
nous crachons davantage  
que nous avalons  
de sang

notre gorge est un entrelacs  
indémêlable

une casquette un échafaudage  
le solarium  
définissent notre contour au monde  
l'ombre c'est nous!  
nous vous secondons

notre présence au monde  
est performative:  
nous apparaissions  
vous disparaissiez

rien ne sert de courir  
pour qui sait  
sauter  
vous savez

pour figurer  
sur la guest list  
il suffit de faire irruption  
chez vous

nous le grabuge et le mortier

la matière  
dont nous nous entretenons  
aujourd'hui  
est malléable  
nous sommes donc malléables  
il est bon de vous en informer

notre dernier gueuleton  
pour l'heure  
sera un agrume  
– nous voulons pour l'occasion  
que cela colle aux doigts

nous sommes là pour hanter  
les corridors  
vous notez cela  
nous sommes le fruit du passé

nous nous faisons des accroires  
vous  
vous voyez en nous  
des loques ou des restes seulement  
des conques

vous voulez bien voir  
ce que vous voulez bien voir

la chiasse  
que l'on redécouvre au printemps  
nous rappelle notre enfance

nous n'avons pas beaucoup de temps  
devant nous

souvenez-vous seulement :  
les tremblements de terre  
font bouger les morts  
il faut enduire le livre  
d'essence  
pour le nettoyer

d'autres informations viendront bientôt s'ajouter

une main droite  
donne des ordres  
tandis qu'une main gauche  
prend rigoureusement  
des notes

vous  
vous faites le décompte  
de nos facéties

nous  
nous hochons la tête  
nous opinons  
nous n'avons peur de rien  
pas même de vous

nous attendons vos exigences  
avec impatience

## LES EXIGENCES

La mort, ça va au mérite. Terminer sur une bonne note, avec politesse, retenue et élégance, peu de gens y arrivent ! La plupart, sinon l'ensemble, meurent à la dérobée, la mâchoire à terre... Aucun lendemain aucune seconde chance, pour se pouponner la couenne le menton comme du monde, avant la tragique souillure : une quinte de toux, le ne-nous-oubliez-pas et un silence radio... Il est encore temps de vous changer... Avec l'âge le maintien la tendance, vous vous adoucirez... La pastille fond le sirop coule ! Faites-moi plaisir, activez vos neurones ! Vous repartirez bientôt de cet ossuaire de dingues... Le printemps est bien entamé... La liqueur pétille... Épatez la galerie, et ne sortez plus nu-bas ! Voici les clés et l'adresse ! Une trâlée une peuplade une colonie n'attend que ça, se sentir happée d'une tristesse nouvelle et pimpante, à la suite de cette annonce divinatoire... Un acte d'élagage de plus ! L'agenda rempli au coton, faudrait en plus pleurer toutes les larmes de son corps pis se cochonner le tablier ! Rien de rigolo, ce n'est pas non plus la mer à boire, un rendez-vous manqué, un hoquet pris dans l'œsophage pendant l'ultime grimace, mais s'il vous plaît, une chose, habillez-vous comme du monde... Bande de ploucs !

# Texte fictif pour l'étude du rôle de la malade

Alegría Gobeil

un après-midi tu es chez moi tu m'apportes des biscuits à la confiture et je te parle de mes lectures au lieu de te parler de la dernière semaine passée sur un plancher quelconque de mon appartement. je te raconte que j'ai lu récemment un texte sur les fofolles particulièrement difficiles à traiter, ceux qui souffrent selon les expert-e-s de « conditions » qui exigent la motivation et la volonté de modifier son comportement. selon les expert-e-s, c'est la déresponsabilisation qui nuit aux « malades ». les expert-e-s se trouvent généreux-euses, voire audacieux-euses, d'oser supposer qu'une personne psychiatisée puisse être capable de modifier son comportement. je te cite les expert-e-s en complétant leurs phrases pour faire tendre leur texte vers une autre direction. je le manipule, j'en rajoute, je te cite l'histoire qu'ils racontent pour développer leur propos. je te dis :

*Imagine the following: your partner or friend, normally energetic and cheerful, starts to change. They sleep late, and find it increasingly hard to get washed, dressed and go to work. They cancel plans and social engagements. At first, this change makes you angry. You feel they are being*

*self-indulgent and irresponsible. But then your partner goes to their doctor. They are diagnosed with a mental illness, and are put on medication. At this point, it is natural for your attitude to change. How, and why? On the one hand, you now take the problem seriously: their struggle is real, as it's been validated by medical opinion. On the other, you stop holding them responsible. The doctor said that whatever it was—their sadness, their despair, their unruly ways—is justified; scientific; provable; inherent. They are suffering from an illness and so they cannot help behaving like this: they need medical treatment, not moral judgement. [...]*

*Patients have the power, however difficult it is to exercise, to do otherwise. In the cases of many mental health issues, the core symptoms and maintaining factors express choice and agency, at least to a degree. [...] Therefore, patients must decide to behave differently, and have the will to do it. For this reason, patients must be active if they are to recover. They must be motivated to change the behaviour associated with the condition, and, given the difficulty of doing so, they may need great perseverance and will. With effort, patients can learn to resist the pull towards the problematic behaviour; with time, the effort required may lessen as new habits and skills for living develop and new possibilities open up<sup>1</sup>.*

ce jour-là je crie quelque chose en souriant, quelque chose comme : quand on est officiellement malade, les autres ne peuvent plus nous en vouloir, quand on veut réellement ne plus être malade, les autres ne peuvent plus nous en vouloir.

---

1. Steve PEARCE et Hanna PICKARD, «Finding the will to recover: Philosophical perspectives on agency and the sick role», *Journal of Medical Ethics*, vol. 36, n° 12, 2010, p. 831-833.

tu es très gentil de m'apporter des biscuits à la confiture et je te remercie en coupant des oignons dans la cuisine, je m'occupe de manger oui mais surtout de te lancer cyniquement que le seul moment où l'on reconnaît la capacité à agir des folles c'est lorsqu'on veut qu'elles assument la pleine responsabilité de leur état, qu'on croit qu'elles sont instables incapables bonnes à rien jusqu'à ce qu'on se dise que si elles ne sont que leur folie elles doivent pouvoir agir au moins là.

je te dis qu'ils me purgent et que j'en ai marre, qu'il faut avoir les mains qui font tout les mains qui tiennent toute la colonne, qu'il faut survivre et travailler pendant qu'ils passent leur temps à spéculer sur la capacité d'action des fofolles. je suis ici dans la cuisine je m'assure de vivre oui mais j'ai aussi envie de rester par terre pendant quelques jours parce que je n'ai pas la détermination l'autodiscipline la force de leur donner ce qu'ils veulent, que je me méfie de ce qui se cache derrière leurs réflexions vides, de quels comportements prescriptifs sont censés dénoter le déploiement d'une volonté, parce que je me méfie de notre amour de papa le médecin et de notre besoin de reconnaissance, que je sais que les prescriptions et les catégories diagnostiques continuent de nous faire saliver, toujours ce sale rêve qu'ils nous vendent, ou plutôt cette exigence : nomme et pointe par notre jargon et nous nommerons ta souffrance, souffrance. je tiens toujours le couteau en te martelant qu'ils se foutent sans gêne de ce qui cause la tête contre le mur l'envie de mourir les blackouts et tout le reste, de la complexité de nos pratiques déviantes et autorégulatoires, de nos cahiers canada remplis d'informations à faire jalouser les dossiers psychiatriques. tu me demandes si quelqu'un d'autre est venu hier et je te réponds oui, hier aussi j'ai mangé, je bois de l'eau, oui, toutes les heures.

tes questions m'ont détourné-e de ce qui m'importe et c'est peut-être parce qu'aujourd'hui ce n'est pas le moment de s'en faire avec tout ça, du moins c'est ce qu'on me dit souvent, qu'il faudrait

peut-être lâcher le morceau les logorrhées les accusations pour retrouver l'espace exigü de ma soi-disant guérison personnelle, mais j'ai beaucoup dormi et tout à coup j'ai la force de crier pour rien dans la cuisine parce qu'ils sont cons ces experts et qu'ils ne posent pas les bonnes questions et qu'ils écrivent dans le vide, que ce qui leur importe c'est une Vérité quelconque de la Folie qui se trouverait dans le nœud de la Volonté et du Contrôle, méthode qui relève d'une démarcation entre le pathologique et le non-pathologique, méthode censée sauver ceux d'entre nous qui arriveraient à s'en sortir en abandonnant les autres fofolles derrière nous, empêchant toute filiation compromettante, nous créant comme individus malades tout en assurant notre prise en charge, et ce, en nous tenant pour responsables, en exigeant de nous que nous nous considérions comme malades, ou que nous prouvions nos capacités de déploiement d'un glorieux willpower.

aujourd'hui tu es venu chez moi pour remplir ta fonction, celle de t'assurer que j'accomplis bien mes tâches, ce dont tu peux témoigner parce que je suis dans la cuisine, que je m'assure de manger là en coupant l'oignon. et moi je remplis ma fonction, celle de m'être levé-e ce matin et d'aller mieux, puis celle que je me suis donnée à moi-même, au creux de cette lalomanie : ma fonction vitale aujourd'hui est celle de te rappeler que tu m'as un jour dit que brigitte fontaine est une folle, anecdote que j'avance comme pour amener une preuve à l'appui. je répète une phrase : *tu n'es pas venu pour me tuer, alors ne me tue pas*, je la cite, *tu n'es pas venu pour me tuer, alors ne me tue pas*, je te montre la phrase comme on pointe la genèse de tous les maux.

assis sur ta chaise tu crois que je m'écarte du sujet alors que j'arrive au nœud, tu m'encourages tout de même parce qu'aujourd'hui je suis debout sur le plancher plutôt que d'y être à genou, et c'est parce que tu m'encourages que je te raconte que je suis en colère parce que brigitte fontaine leur adresse ainsi la parole et qu'elle les supplie, *tu n'es pas venu pour me tuer, alors ne me tue pas*, qu'elle prend la responsabilité de cette tâche et que ça me fatigue. je vocifère et je martèle que je ne perdrai plus mon temps à chercher leur sympathie, que si on s'enferme là c'est leur plan qu'on exécute en pensant que c'est le nôtre, qu'il faut quand même vivre aujourd'hui et demain, et ce, même mal, que j'en ai marre de leur adresser la parole tout comme j'en ai marre de me convaincre que ma seule tâche est de m'assurer de mon bien-être, que c'est de leur violence qu'il s'agit lorsqu'on ne mange plus qu'on ne dort plus qu'on s'attaque nous-mêmes, que chercher à les persuader de la légitimité de nos tactiques est une perte de temps, que j'aimerais peut-être passer mes heures à faire autre chose que lire leurs théories pour mieux les démonter, que j'aimerais penser faire marcher écrire être debout sans les douleurs et la fatigue mortifère, que ma volonté mon agentivité ou quelque autre connerie devra se mobiliser pour autre chose.

je suis là debout je monologue depuis quelques minutes déjà puis j'ai une épiphanie comme chaque fois que mon débit change sous le poids des mots et cette fois-ci elle consiste en quelque chose de tout-englobant : je t'annonce qu'il n'y a qu'une question qui compte, qu'il faut je crois prendre le temps de s'y attarder un peu, parce que c'est dans la réponse à cette question que réside autre chose que la survie, et que cette question est juste là en dessous de tous les textes qu'on s'épuise à écrire, et cette question je te la pose là dans la cuisine : que ferait-on de nos vies si elles n'étaient pas dépensées à répéter *tu n'es pas venu pour me tuer, alors ne me tue pas*.



# Détener le cri

Audrey-Ann Gascon

J'ai un cri planté au fond du ventre. C'est le son asphyxié chaque fois que tu me disais *ça ne te va pas bien la colère*, la protestation sourde quand tu me brossais les cheveux avec tellement de force que des larmes coulaient docilement sur mes joues. C'est l'instinct qu'on m'a appris à taire, à couvrir, à replier au fond de moi.

Mes doigts se crispent autour de la tasse de thé. C'est un souper de famille, je ne dois pas causer de scène, pas faire de caprices, préserver l'équilibre délicat qui nous maintient autour de la même table. Je cligne des yeux, serre la tasse un peu plus fort. Au moment où mes paupières recouvrent mes prunelles, une scène apparaît : je m'imagine lancer la tasse au milieu de ton visage, je vois la tasse éclater, les morceaux cassés et le liquide brûlant s'étendre sur la nappe et sur tes joues fripées. Tu as planté le cri pour récolter le droit de dire ce qui te plaît, sans que personne puisse hausser la voix en retour.

Tu me montres tes bijoux, ta bague de diamant qui vaut dix mille dollars, celle que tu répètes avoir l'intention de me léguer à ta mort. Tu parles sans cesse de ton deuxième mari récemment décédé, celui qui t'a laissé sa petite fortune, tu répètes *ta grand-mère est millionnaire ma fille*. Je ne sais pas comment réagir : tu n'as jamais parlé de lui qu'en termes quantifiables. Pour nommer sa générosité, tu disais *je suis tombée sur le jackpot*.

Tu es la seule personne qui a le droit de crier, ici, dans ta maison. C'est mon père qui l'habite maintenant, mais elle n'appartiendra jamais vraiment à quelqu'un d'autre que toi. Comme toujours, après deux verres de vin blanc tu te mets à parler à fort, à rire fort. Tu racontes tes crises à la banque pour réclamer qu'on te serve plus vite, tes crises chez la coiffeuse quand elle ne fait pas ta mise en plis à ton goût, tes crises au restaurant où tu claques des doigts pour appeler le serveur. Tu dis *quand t'as du poids dans vie, faut que tu t'en serves*. Pour écraser les autres, ceux qui ne diront rien, ceux qui n'ont pas la possibilité de répliquer.

Mon frère arrive deux heures en retard au repas. Tout le monde l'accueille en souriant, mon père dit *au moins il est venu*, quel beau cadeau que sa présence, personne ne va lui dire que ça ne se fait pas, pas même moi, on ne va pas commencer à chialer, puisque toute la famille est là, ensemble, finalement. J'envie sa capacité à échapper aux obligations familiales sans qu'on le lui reproche, d'arriver à table quand ça lui plaît et de savoir qu'on l'attendra toujours avec une assiette chaude. Je me dis qu'au fond c'est lui qui a compris, qu'il s'épargne beaucoup d'angoisse parce qu'il n'a pas peur de décevoir.

Quand je pars, tu glisses un billet de cinquante dollars dans ma poche. Ma récompense pour avoir tenu mon rôle, le geste qui te garantit d'avoir accompli ton devoir de grand-mère, la satisfaction d'avoir donné de l'amour de la seule manière que tu connais. Mais si tu savais tout ce que cela me coûte.

# Je pense qu'il y a un lien

Nathalie Vanderlinden

je pense qu'il y a un lien entre la rosée du matin la peau du bébé qui vient de naître et ce masque qui te colle sur le nez

je pense effectivement qu'il y a un lien entre le sexe et ta bouche et le soleil qui s'assoit dessus tous les jours

et le coton de tes chaussettes en été car tu as froid dès que l'air les enveloppe d'un peu trop près

et ces tortues qui s'étouffent au fond de l'océan avec nos étiquettes de sous-vêtements

et les avions qui tombent et tes yeux rougis par les incendies les raz-de-marée

les accidents de train sur la voie ferrée

je pense qu'il y a un lien entre les corps amaigris des poules sans plumes et ceux engraisés des porcs

le jus qui sort de ta bouche après avoir croqué the *Feminist Porn Book: The politics of producing pleasure*

et ces doigts qui écartent les feuilles veloutées pour y cueillir  
les fruits qui s'y cachent

en grappe

et le pape qui refuse qu'on lui embrasse la main

et le bruit du grand mur abattu par la grue qui t'émeut à un  
point tel que tu pleures

et cet homme dans le bus qui enfouit son visage dans ses mains

je pense effectivement qu'il y a un lien entre la lune qui semble  
glisser latéralement

dans le ciel noir et les mouettes qui frôlent l'horizon quand  
tu fermes un œil

et la rotation du soleil

et le nombre des amants dans ton lit

et ta mère qui est morte il y a vingt-huit ans et qui te rend  
visite la nuit

et ce futur qui n'existe que dans ta tête et celles des autres

je pense effectivement qu'il y a un lien entre le chien qui  
aboie dans sa cage car il sait

qu'il va un jour être avalé et le temps que tu passes à marcher  
dans les arrière-cours

et ce violon qui geint comme si tu allais t'écrouler au prochain  
pas posé sur le sable

et ce haricot vert qui croque sous la dent et goûte la terre

et ce gros coussin qui semble fatigué sur le sol de ta chambre  
à coucher

je pense effectivement qu'il y a un lien entre cette femme qui  
chante comme si elle venait  
de perdre son enfant dans la mer au milieu des baleines à bosse  
et ces mains qui pianotent sans s'arrêter sur le clavier sans  
produire rien  
pas même de la musique

je pense effectivement qu'il y a un lien entre cet homme qui  
crie quand il jouit  
et cette cloche d'église qui sonne chaque demi-heure et ce  
moine bouddhiste qui récite  
de longues prières une fois que le soleil s'étire  
et cet arbre dont tu as semé la graine il y a trente ans et qui  
se dresse fièrement devant ta fenêtre

et cette fleur qui s'ouvre quand elle est touchée par des milliers  
de doigts dans ce jardin scientifique  
s'ouvre et se referme  
s'ouvre et se referme  
est-ce la même  
ou la remplace-t-on chaque jour

est-ce le bruit d'une bombe qui s'écrase sur tes paupières  
ou la fin du monde est-elle arrivée enfin au bout de l'autoroute  
construite et jamais utilisée  
à quelle fin encore et pourquoi  
toutes ces frontières qui portent le poids des cadavres empilés  
qui cherchent à passer de l'autre côté pour avoir un peu de paix  
eux aussi veulent goûter à cette joie qu'ici nous appelons  
bonheur

je pense effectivement qu'il y a un lien entre ce film  
apocalyptique et ces histoires de zombie  
et le capitalisme et la mort  
et la mort et la flaque d'eau  
et la pluie et la larme  
et l'oubli et la négation  
et le néant et le vide

la flaque  
la larme  
l'oubli  
le vide  
et le silence.

# Les autres tables du Dîner

Ayavi Lake

Kémi est très excitée, c'est son troisième mois d'intervention dans cette classe spécialisée et elle imagine déjà les mimiques de ses élèves qui essaient de cacher leur joie sous des tchips discrets mais quand même perceptibles qu'elle fait semblant de ne pas entendre. C'est devenu un rituel: elle annonce les personnages féminins du mois, les jeunes filles se regardent et essaient de feindre un ennui mortel. Mais elle le sait, Kémi, que ces petites vibrent à la seule sonorité des noms qu'elles ont peut-être entendus une ou deux fois chez elles, mais jamais dans l'une de ces grandes institutions qui font mine de les sauver pour mieux les écraser.

L'école spécialisée n'a pas grand-chose de spécial, si ce n'est que l'équipe dont fait partie Kémi essaie tant bien que mal de donner à ces jeunes, qui ont presque été brisées par le système scolaire, un moyen de s'accrocher à quelque chose, en attendant une porte de sortie. Seulement, Kémi le fait à sa manière et c'est ainsi qu'au programme habituel, elle a joint un cocktail de sa fabrication, car elle sait quels personnages peuvent redonner confiance et estime de soi à ces jeunes filles; elle sait quelles histoires et quelles mémoires convoquer pour semer une graine en elles.

Au début, au tout début, elle devait répéter les consignes inlassablement ; elle devait exiger le silence avec sévérité, alors les tchips se faisaient agressifs, volontairement saliveux pour davantage marquer l'opposition. Le premier jour, même, elle avait dû hurler pour se faire entendre, essayant de couvrir les conversations légères sur la dernière application, les dernières tresses à la mode. À la fin de la première semaine, une ou deux élèves étaient sorties de la salle de classe, prétextant un besoin urgent, et elles n'étaient revenues qu'à la fin du cours.

Ensuite, il y avait eu trois ou quatre plaintes : des parents zélés qui s'étaient adressés à la direction pour essayer de comprendre comment et pourquoi un programme d'intervention sociale pouvait contenir des lettres écrites à des femmes noires. La directrice elle-même avait, plus d'une fois, abandonné le sourire encourageant du début, adressé à l'intervenante parce que cette dernière possédait le même taux de mélanine que les jeunes femmes, pour adopter une mine sévère et dubitative quant aux résultats espérés. Mais Kémi le savait : la crue serait longue et douloureuse.

C'est en terminant sa tapisserie que Kémi s'est sentie d'attaque pour mener à bien son projet. La jeune femme n'a découvert le *Dîner* de Judy Chicago, cette installation artistique féministe, que vers la fin de son baccalauréat en intervention sociale. Curieuse, avide, Kémi a décortiqué l'œuvre, au point de connaître quasiment par cœur l'emplacement des 999 convives installées aux 39 tables du *Dîner*. Alors qu'elle progressait dans ses études universitaires et qu'elle effectuait des stages qui la menaient à rencontrer des jeunes filles noires en détresse, Kémi a proposé, en songe, à Judy Chicago de l'aider à rajouter une table, tout en sachant en son for intérieur qu'il en faudrait au moins des dizaines de plus pour inviter toutes les autres femmes oubliées par l'Histoire. C'est son dernier stage dans la Petite-Bourgogne qui lui donne la force d'aller jusqu'au bout de son projet : il lui faut un objet mobile, quelque chose qu'elle pourra

transporter, montrer, utiliser. Il lui faut un support sur lequel on pourra écrire, se tromper, recommencer. C'est ainsi que naît la tapisserie, modèle réduit du *Dîner*, débauche de couleurs et de triangles, magnifique invitation à remplir l'espace laissé vierge pour accueillir les nouvelles invitées. Dans une première école, pendant son premier stage, elle a aidé ces jeunes à rajouter Abéna, Ndaté Yalla, la mulâtresse Solitude, Paulette Nardal. Dans une autre : La Kahéna, Nanny des Marrons et Aline Sitoé Diatta.

Ce mois-ci, à Parc-Extension, elle a lancé les invitations pour : Sojourner Truth, Marie-Josèphe Angélique et Tituba, Tansi Hangbé et les Mi-Nons, et enfin Nzinga. Sa plus grande difficulté n'est pas d'accéder aux jeunes femmes désillusionnées à qui elle souhaite s'adresser, puisqu'elle se voit souvent confier les «dossiers tropicaux», comme ses collègues intervenants sociaux aiment dire, à la blague. Non, sa plus grande difficulté est de convaincre son équipe de travail, l'école, les familles et les jeunes femmes elles-mêmes que remplir cette tapisserie, effectuer les invitations au *Dîner* ou confirmer une invitation déjà lancée par Judy, après avoir pris la peine de découvrir et de connaître les futures invitées, constitue la meilleure chance pour ces jeunes femmes de retrouver confiance en elles.

La séance commence dans quinze minutes, mais plusieurs élèves sont déjà là et organisent le local comme d'habitude : des nattes sur le sol, quelques coussins, une ou deux chaises quand même et des livres épandus sur les nattes, à portée de main de Kémi, qui, cette fois, s'assoira sur le pouf en rotin. La table est déjà chargée de plats, de fruits et de boissons. Kémi prend quelques minutes pour respirer, anticipant le bouleversement et l'épuisement de la fin de la séance. Non seulement parce qu'elle cuisine longuement parfois, mais surtout parce que tout ce qu'elle écrit à ces femmes et qu'elle lit ici est soit le fruit de ses expériences à elle, expériences qu'elle doit relire et revivre alors qu'elles étaient enfouies en elle, cachées, soit le fruit de lectures et de recherches qui la bouleversent, encore et toujours.

Pour ces quatre rencontres, le menu est composé de bananes plantains, ndolé et riz blanc. Ensuite, il y aura du grioo avec une salade. Une autre fois, ce sera du thiéré, couscous de mil avec de la viande d'agneau, et on finira avec un poisson braisé arrosé de bissap et accompagné d'ignames pilées. La pizza attend celles qui ne voudront pas faire le voyage des sens.

Avant chaque séance, Kémi prend le temps, avec des volontaires de plus en plus nombreuses, d'accrocher au mur la tapisserie à compléter. Bien sûr, on y lit à peine les noms des 999 femmes installées aux 39 tables du dîner, mais l'important pour Kémi est que ses élèves puissent y inscrire, à l'encre indélébile, sur la énième table qu'elle a librement rajoutée, les noms des femmes dont elle leur parlera ici.

La formule de salutation est toujours la même: « Chère... », et elle est toujours ponctuée d'un brouhaha d'impatience interrompu par l'énoncé du nom, suivi d'un long silence. Kémi sait exactement à quel moment elle doit interrompre la lecture de sa lettre pour laisser les élèves s'exprimer. Ce mois-ci, l'intervenante sociale décide d'articuler ses interventions autour de quatre points: la prise de parole, la force, l'amour et le monde.

### **À Sojourner Truth: la parole**

« Chère,

Quand le professeur m'a remis ma copie, j'ai senti, dans son regard, une interrogation violente. Sa main a tremblé légèrement et a hésité en se tendant vers moi. Et sur la feuille, à côté d'un gros point d'interrogation, j'ai lu ceci: "Est-ce vraiment de vous?"

Nous n'avons échangé aucune parole et aucun des autres étudiants de la classe n'a saisi l'immense malaise qui s'invitait dans la salle. Je n'ai pas dit un mot et le lendemain, en formulant ma plainte, j'ai réuni tous les articles que j'avais écrits, les deux fictions que j'avais rédigées et le roman qui m'avait valu un prix littéraire. Les excuses sont arrivées tard, mais au moins elles sont

arrivées. Car, Sojourner, je ne compte plus celles que l'on aurait dû m'adresser pour les regards dubitatifs, les interrogations à peine voilées que je subis chaque jour, m'entends-tu, Sojourner, chaque jour, dans le milieu universitaire. Je ne te parle pas du chargé de cours qui, en passant devant moi, se demande pourquoi la femme de ménage discute littérature avec le professeur agrégé, ou de celui qui s'extasie, après mon intervention : "Tu es éloquente pour une...", ni du collègue qui tente de m'exclure du groupe de travail avant même de m'avoir parlé. Je ne te parle plus du professeur qui, après m'avoir ostentatoirement brandie pour affirmer ses convictions d'inclusion et avoir obtenu la bourse Diversité, veut me retirer de son projet de recherche. »

*Réaction des jeunes femmes :*

*Tchip prolongé et saliveux*

*Il y a quoi même ?*

*Jaloux !*

« Je ne te parle plus de tout cela.

Je te parle de mon cheminement intérieur, pendant toutes mes recherches qui portent sur le traitement de la communauté afrodescendante dans le milieu d'intervention sociale au Québec. Je te parle de mes blessures ravivées au cours de mes lectures, de mes pleurs de rage devant la quasi-absence de données sur cette communauté pourtant présente depuis Mathieu Da Costa et Olivier Le Jeune ; je te parle de mon sentiment profond que je fais ça pour quelqu'un, quelque part. Je te parle des conférences auxquelles j'assiste et que je donne, de la puissance de la parole, de la puissance de l'écrit.

Tu es invitée au *Dîner*. »

*Réaction des jeunes femmes :*

*Applaudissements*

*C'est ta place, même !*

*Bon appétit !*

Ce jour-là, la directrice de l'école arrive avant que le dernier mot n'ait été prononcé. Elle ne comprend pas : cette tapisserie sur le mur ? Cette lettre écrite à une femme morte ? Sédition ? Révolte ? Est-ce le rôle d'une intervenante sociale ? Ces jeunes femmes là ont des problèmes dans leurs familles : adaptation, immigration, intégration, deuxième génération. Et vous venez leur parler de prise de parole ? Encore faut-il qu'elles arrivent à manger à leur faim, à sortir de leurs drogues et de leurs incestes. Sojou... qui ? Jamais entendu parler pendant tout mon cursus collégial, donc pas important. Je vais faire un rapport à l'organisme qui vous envoie : je doute fort que votre rôle soit de déconstruire ce qu'on a mis tant de temps et d'énergie à inculquer à ces pauvres filles. Je vous ai à l'œil !

### **À Tansi Hangbé et aux Mi-Nons : la force**

« Chères,

Dans mon appartement de la rue Champagneur, au mur, j'ai accroché une tapisserie où figurent les symboles des rois du Dahomey.

Entre les symboles des rois Akaba et Agadja, il devrait y avoir une place pour toi, Tansi Hangbé. Et si ces femmes, celles que l'on appelle "Amazones" et qui se nommaient "Mi-Nons", n'avaient pas laissé de traces indélébiles, on te tairait pour toujours. Ton nom a été effacé et même la tradition orale rappelle difficilement comment, la première fois, tu t'es déguisée en homme pour combattre les ennemis. »

*Réaction des jeunes femmes :*

*Tchip saliveux*

*Effaceurs de mémoire !*

*On ne nous efface pas !*

« C'est aussi elle qui raconte comment tu as créé cette armée de femmes, les Mi-Nons. Ils vous appellent "les Amazones", mais je vous redonne votre nom d'origine, Mi-Nons. J'ai imaginé et dessiné cent fois la tête d'Alfred Dodds, le général français, quand, en 1892, il s'est heurté à votre redoutable armée. L'armée de colons face à l'armée de femmes. Je te fais revivre ici, Tansi Hangbé, dans cette école spécialisée de Parc-Extension. Je fais revivre ta passion, ton ivresse du combat. Comme Béhanzin, jadis, je vous salue, Mi-Nons, chacune par vos prénoms. Et je rajoute à vos noms celui de Tansi Hangbé.

Je vous invite, vous serez assises à la quarante-troisième table du Dîner. »

*Réaction des jeunes femmes :*

*Tu vas manger du grioo*

*Applaudissements !*

*Tansi, Tansi, Tansi !*

La directrice est debout, au fond de la classe. Elle est entrée silencieusement pendant que Kémi faisait référence au général colon. Les élèves sentent sa présence, mais ne la voient pas : froncement de sourcils, mouvements de la tête désapprouvateurs, soupirs excédés.

Alors, hier, c'était la parole, aujourd'hui, qu'est-ce donc ? La force, vraiment ! Les Amazones d'Afrique ? Kémi, il faut, à ces jeunes, un programme précis d'intervention. Et puis d'abord, l'avez-vous vraiment obtenu, votre diplôme, à quelle université ?

Je n'ai jamais vu d'intervenante sociale parler d'Amazones, d'Afrique. Ces jeunes sont drogues, elles sont violence, elles sont débridées, elles sont malbouffe. C'est ça que l'on attend de vous : éducation, orientation, formation. Je vais faire un rapport à votre organisme, il est temps de faire quelque chose avant que la coupe ne soit pleine.

**À Marie-Josèphe Angélique et Tituba : l'amour**

« Chères,

Pour toi, Marie-Josèphe : la montée, la saillie, l'accouplement. Trois enfants morts de cet acte forcé avec un esclave robuste, qui aurait dû donner comme fruits des négrillons prêts à être vendus. »

*Réaction des jeunes femmes :*

*Tchip de colère*

*Certaines élèves, debout, attendent la suite de la lettre avec nervosité.*

« Mais moi, ce que je veux retenir ici, Marie-Josèphe, c'est ton choix.

Tu tombes amoureuse de Claude. Tu aimes Claude. Et vous décidez de vous enfuir. Vous décidez de chercher une terre de liberté. Tu prends la liberté d'aimer. En Nouvelle-France. Toi, une esclave. »

*Réaction des jeunes femmes :*

*Applaudissements*

*C'est ton choix !*

« Pour toi, Tituba : l'avortement.

Mais moi, ce que je veux aussi retenir, Tituba, c'est ton choix. C'est le choix que te donne Maryse Condé dans le roman qu'elle écrit sur toi.

Celui de te laisser aimer par Benjamin Cohen.

C'est ton choix.

Tu prends la liberté d'aimer. En Nouvelle-Angleterre. Toi, une esclave.

Je vous invite, vous serez assises à la quarante-troisième table du *Dîner*. »

*Réaction des jeunes femmes :*

*Applaudissements.*

*Ton choix ! Ton choix !*

La directrice est au téléphone, elle s'agite, elle crie.

**À Nzinga : l'irrigation du monde**

« Pour toi, Nzinga, le meilleur.

Castilhon t'a tout ôté : humanité, raison, âme. Tout.

Le marquis de Sade t'a tout donné : bestialité, cannibalisme, pornographie, *vulgivaguité*. Tout. »

*Réaction des jeunes femmes :*

*Tchip... Ils ont fait la même chose pour la Vénus hottentote...*

*Chuuuut... Ils ont fait la même chose pour tous les corps qui les dérangeaient.*

« Reine du Ndongo et du Matamba, en t'écrivant, je n'oublie ni ton règne ni ta lutte contre la colonisation. Je n'oublie RIEN.

De l'Angola au Brésil, des États-Unis à Cuba. Nous n'oublions rien.

Il faut lire ces livres. Il faut lire Sade, Castilhon, Hegel. Il faut lire, pleurer et écrire.

Tu es l'invitée d'honneur de la quarante-troisième table du *Dîner*. »

*Réaction du public debout :*

*Invitée ! Invitée ! Invitée !*

*Le poisson braisé, le poisson braisé !*

*On n'oublie pas, on n'oublie pas !*

La directrice a appelé la police. Ça va plus vite qu'une plainte.

Interpellation, menottes. Kémi est radiée de l'ordre des travailleurs sociaux. Sa thèse est interrompue. Kémi s'en va. Elle est remplacée par une *vraie* intervenante, qui prescrit : régime, sport, thérapie et AEC en santé pour remplacer les centaines de préposées aux bénéficiaires sous-payées et méprisées, mortes pendant la pandémie de Covid-19 quelques mois auparavant.

Avant de sortir, l'intervenante sociale menottée crie : « Vous êtes toutes invitées à la quarante-troisième table du *Dîner* ! »

La graine est semée.

La crue des femmes ne fait que commencer.

# La Vierge morte

Rachel Larivière

UN

J'ai rêvé d'une mère qui, dans la jungle, était la seule humaine. Autour d'une table d'accouchement, seul îlot sur lequel s'abattait la lumière, on voyait bouger des animaux dans l'obscurité. Le bébé qui venait de naître était quelqu'un, mais il ne le savait pas encore – il n'avait pas saisi son reflet dans la rivière. Autour d'eux, les animaux encerclaient l'autel, barricade mouvante, palissade de ciment.

La mère allaite le ventre ouvert. Son teint a pâli. Toute sa vie est à l'ombre.

## DEUX

J'ai retrouvé l'oiseau mort. Hier pourtant, j'étais mélancolique parce qu'il s'envolait quand je m'approchais de lui. Quand je l'ai revu, je me suis sentie coupable de sa mort, coupable d'avoir eu la prétention de désirer qu'il ne me fût point et, du fait même, de l'avoir empêché de faire ce qu'il faisait de plus beau. Maintenant, je peux le toucher, je me pose à ses côtés et je me sens trop grande et trop lourde, j'entoure l'oiseau de feuillages et de fleurs que j'ai trouvés dans le jardin derrière la maison. Je creuse un trou dans la terre et je le dépose dedans. Entre mes mains, sa tête et ses ailes semblent attirées par le vide, vers l'arrière, comme s'il se recueillait dans son passé sur la terre, dans la forêt, dans les jardins, au-dessus du fleuve et des ruisseaux, plutôt que dans son présent au ciel. J'aurais voulu que mes mains forment un cercueil pour mieux le recueillir, un cercueil sur lequel on aurait déposé un matelas de satin incrusté de bijoux, morceau d'une robe de la reine Elizabeth. Dans un livre, j'ai lu qu'elle en avait presque 300 et qu'elles tenaient debout, toutes seules.

Je me demande si, dans son sommeil, l'oiseau fait les mêmes rêves que les aubépines. Le garçon et moi avons développé une théorie comme quoi les aubépines rêvent de couleurs et de textures, que derrière leurs yeux d'écorce elles voient s'enchaîner le plastique translucide, le lin bleu, l'asphalte vert. Peut-être qu'il y a de la musique aussi, des airs classiques qui accompagnent les images comme au cinéma muet, que le rêve se termine sur un point d'orgue soutenu par tous les instruments de l'orchestre. L'idée, c'est de percevoir tout ce qui est comme sensible. Ainsi, on se retrouve à parler à des statues, à des livres ou à des photographies.

Lecture. *L'obéissance* de Suzanne Jacob. Un garçon s'assoit face à moi, je fais semblant de ne pas le connaître. Je plonge le nez dans *L'obéissance*, je regarde par la fenêtre ou bien je dessine sur un coin de la nappe. Avec l'enfant, ce matin, j'étais assise par

terre dans la cuisine et nous jouions au chat. Son pelage était sombre contre les tuiles du plancher, sombre contre les murs jaunes. Je me sentais transparente.

Ici, le fleuve semble ne jamais avoir mangé de plastique, il semble n'avoir jamais laissé de bateau s'échouer. Ici, les oiseaux parlent plus fort que les voitures. Le garçon dit que le ciel n'est jamais le même et je suis surprise qu'il l'ait remarqué, ce ciel qui change. Je l'écoute et je ne trouve rien à lui répondre. Ici, je n'entends pas les garçons.

### TROIS

Cette nuit, j'ai rêvé d'un pont. Le pont était construit très loin sous la terre et je me suis vue le traverser sans savoir où j'allais. Je coupais des mèches de mes cheveux et je les laissais tomber au sol pour ne pas perdre mon chemin, même s'il était tout tracé, bâti par des hommes et des machines. Quand je me suis réveillée, j'avais vieilli et mes cheveux avaient poussé.

En me rendant chez le garçon, je cueille des fleurs pour les faire sécher entre les pages du livre de Suzanne Jacob. Je parle au fleuve et aux poissons, et ils me répondent. Sur mon passage meurent toutes les fleurs et tous les poissons, et je m'en excuse.

Le garçon dit qu'il porte un chapeau pour mieux se mêler à la foule. Son chapeau, il le porte de travers pour cacher son visage. Je vois quand même son nez, sa bouche et la vulgaire cigarette qui y pend. Il fixe sa marque dans le haut de mon cou, sous l'oreille. *L'ici*, je le surnomme « savane ». Je marche sur le sable et les cerfs sont des zèbres.

Devant l'église, il y a un parc. Je me pose aux pieds de la statue de la Vierge. Je téléphone à Diane, mais nous n'avons rien à nous dire. Nous ne faisons que respirer, c'est déjà mieux que le silence. Diane domestique les animaux sauvages pour en faire des compagnons. Elle me dit qu'elle aimerait dormir très longtemps et peut-être ne jamais se réveiller. Diane et moi, nous sommes les petites marguerites de Chytilová. En ville, nous courons après les métros et les autobus, nous nous assoyons sur les bancs et nous regardons les gens dans les yeux, nous allons voir l'orchestre symphonique et nous nous moquons des violonistes qui ont l'air de vampires avec leur peau de craie, nous nous baignons dans les piscines et nous nous laissons flotter comme des étoiles. Diane a de longs cheveux de sirène et dit qu'elle est amoureuse du mari d'Anna Karénine. Ses cheveux forment une fleur autour de sa tête. Quand nous dormons dans le même lit, je pose ma main dans la sienne et nous nous endormons en nous récitant des vers.

Je crois être restée plusieurs mois au pied de la Vierge quand je cesse de respirer dans le téléphone et que Diane raccroche. Pendant ce temps, j'ai vu des pissenlits se changer en nuages, des abeilles polliniser les fleurs, j'ai vu des insectes mourir. Ce spectacle me déprime et je réalise que tout est mort, le parc, la statue de la Vierge, les peintures imprimées dans les livres, les cheveux dans mon lit qui se sont détachés de ma tête. La lune est trop triste et le soleil me rappelle à quel point ma sueur est laide, à quel point mon corps et mon visage sont laids. Je reste étendue sur le gazon du parc, je sens les fourmis qui se déplacent sur moi.

Je regarde le plafond, mes bras et mes jambes sont ouverts, je deviens une étoile imprimée au matelas, je crois que ça fait des années que je suis étendue là. Le vent entre par la fenêtre avec les anges, le fleuve et le pollen. Je suis dégoûtée : les choses qui m'entourent ne sont qu'un rappel de la douceur qui existe et qui est près de moi, mais je ne peux pas la toucher. Mes doigts ne ressentent plus rien de la chambre, plus rien d'être là.

## QUATRE

Deux ans plus tard, je me suis levée, car j'avais soif. J'ai traversé la cour, les cordes à linge, et je n'ai eu qu'à étirer les bras pour qu'une vache me tende son pis. J'ai regardé le fleuve. La route qui, auparavant, le séparait de la maison avait disparu : désormais se déroulait une vallée, vaste et fertile. Les herbes étaient hautes et les chats sauvages s'y pourchassaient. Je portais mes chaussons par peur de déranger les bouleaux. Le jour était si brillant que l'écorce des arbres, blanche, craquelée par le temps, resplendissait comme un miroir sur ma peau. Mes chaussons étaient humides, la terre grasse, et les chenilles mangeaient les feuilles dans les arbres. Je suis descendue jusqu'au fleuve, me déplaçant de pierre en pierre. Chacune d'entre elles était recouverte de varech explosant sous mes pieds. Le bruit du varech qui explose, c'est le seul instrument de mes rêves. La statue de la Vierge, blanche, avait été emportée dans le glissement de terrain qui avait englouti la route. Elle était en mille pièces et en mille endroits. Il m'était impossible de les réunir pour la recoller.

# Cailloux incisés<sup>1</sup>

Nicole Brossard

certaines mots dit-on ne reviennent jamais  
comme avant se poser sur la langue  
pour se fondre en nous *atune*

souvent je parle court  
à d'autres endroits c'est long triage d'images  
de petits outils qui font une évasion  
vois-tu d'autres blessures  
un autre signal d'horizon *a new world*  
vois-tu la page blanche dans le feuillage de juillet  
te manque-t-il la nuit un peu de silence  
maintenant que la terre n'est plus très tendre et touche  
à de vieux orages, te manque-t-il  
un verbe d'avalanche une conversation sur écoute

---

1. Ce texte est paru dans le numéro 136 de la revue *Mæbius* (février 2013).

de toute manière au-delà de l'inexplicable  
tu traverseras le comment des verbes  
la sensation recto verso de l'être  
avec des habitudes et des métaphores  
une vraie respiration

\* \* \*

principe de vision : la nuit sera  
avec des verbes à l'envers  
une ancienne façon de parler  
dans l'immensité des archives et du regard

\* \*  
\* \*

on est dans le temps avec nos cheveux  
et autres calendriers d'Extrême-Occident  
qu'avons-nous décidé de briser pour exister  
qu'allons-nous recommencer dans la chaleur moite  
des narrations et des ratures de la peur

cette idée de longer  
le bord tranchant des idées  
si éloignées de nous que l'on tombe ou frôle ou  
caresse l'idée qui a bougé devant nous  
sans trace sans témoin

\*  
\* \* \*

d'où vient que nous n'aimons pas  
tourner en rond sans blessure  
vent soudain au jardin  
notre silence bien acquis





# Le goût des contradictions

Nicholas Dawson

En quittant l'atelier de Manuel Mathieu, j'ai serré mon foulard autour de mon cou. Il a remarqué sa forme en manche de pull et ses petites lignes roses. Je venais de passer plus d'une heure à échanger avec lui, entouré de tous les objets qui habitent le lieu magique où tout se produit, où les formes, les couleurs s'entrechoquent pêle-mêle dans une violence qui n'enlève rien, pourtant, à la douceur de notre conversation. Le thé que Manuel versait régulièrement rythmait nos paroles et nos pensées, enveloppait tout ce qu'il disait d'un son apaisant ; j'étais serein, suffisamment à

l'aise pour lui avouer que le rose était l'une de mes couleurs préférées. « Moi aussi », m'a-t-il répondu.

Parler de mes couleurs favorites à un peintre : une banalité, un cliché. On dirait une bourde, un faux-pas, mais cette fin de conversation est pour moi signifiante, parce que le rose est la couleur qui m'a le plus happé dans un de ses tableaux, la première fois que j'ai eu la chance de voir son travail dans une exposition collective. Le rose, mais surtout les différentes teintes du rose, la manière dont la couleur évoluait sur la surface, saturée par endroits et, ailleurs, poreuse,

presque transparente, puis teintée de jaune, de blanc, et soudainement interrompue par des traînées d'autres couleurs plus criardes – brun, turquoise, mauve, brun – et par des textures inattendues – empâtements topographiques, surfaces reluisantes, gouffres. Les œuvres de Manuel Mathieu nous font passer d'un monde à un autre en quelques glissements du regard, de la tendresse à une surprenante brutalité.

J'ai été tenté de parler de ces passages de la tendresse à la brutalité, et de les relier au parcours de vie de l'artiste, par exemple à la manière dont les violences historiques en Haïti trouvent d'horreurs les récits intimes, ou à cet accident qu'il a subi en 2015, qui lui a fait perdre la mémoire et craindre pour sa vie alors qu'il étudiait paisiblement à Londres. Mais ces amalgames sont peut-être trop faciles à produire, du moins ils se trouvent déjà dans la majorité des textes qui ont été écrits à son propos. Je voulais que l'on parle plutôt de mouvement, d'espace, de ce

qu'il voit dans son Œuvre et de ce qu'il aimerait que nous décelions dans son univers instable, agité, tendu, contradictoire et dynamique comme le sont les frontières.

\* \* \*

Les frontières, on ne fait pas que les traverser – légalement ou non, par plaisir ou par nécessité, paisiblement ou au péril de sa vie. On en bâtit pour mieux défendre, dominer, classer, emprisonner, tuer ; on peut aussi en créer de nouvelles, fabriquées de toutes pièces avec amour et sensibilité pour les habiter, pour que les déplacements soient plus humains, pour que les échanges entre soi et les autres échappent aux contradictions et aux hiérarchies de l'hospitalité. L'espace que Manuel Mathieu crée avec ses œuvres est un espace frontalier, c'est-à-dire qu'il s'appuie sur les frontières réelles entre les nations, mais surtout entre ce que l'on voit et ce que l'on sent, entre ce

que l'on a vécu et ce que l'on a encore à apprendre, entre les certitudes et leur anéantissement. Cet espace est précaire et, depuis cette précarité, il est possible, comme le dit Manuel, de nous « faire connecter avec une certaine humanité, une forme de paix ». Le rôle de l'art, selon lui, se révèle dans ce lieu tout aussi métaphorique qu'il est absolument réel – un atelier est aussi une forme de frontière: « L'art peut nous aider à préserver cette humanité et à la partager. »

Il y a effectivement quelque chose de plus grand que les thèmes politiquement identifiables et que l'agencement des couleurs-textures-matières dans le travail de Manuel, et cela, il le reconnaît presque avec soulagement, lui qui est habitué au savoir hégémonique et souvent didactique que les commissaires produisent à propos de ses œuvres: « En Europe et en Amérique du Nord, on parle de technique, on parle de thèmes, de race, d'identité, mais si mon travail parle d'autre chose... entrer en relation avec mon univers, c'est

accepter aussi d'embrasser mon humanité, et ça, c'est un gros no pour les commissaires [occidentaux], parce ce serait une manière d'accepter que la spiritualité a une valeur égale, ou peut-être plus importante, que tout le reste. [...] Les commissaires [orientaux] m'ont parfois poussé à accepter des choses de mon travail que je n'acceptais pas avant. » Ici, Manuel parle de l'exposition *Son of Voodoo* présentée à Beijing<sup>1</sup>, de ce titre qu'il trouvait d'abord trop exotisant, pour ensuite comprendre que lui, né à Haïti et très inspiré par ce qu'il appelle « les formes de spiritualité africaine », avait effectivement « toute la légitimité de faire un show qui s'appelle *Son of Voodoo* », entre autres parce que le texte que le commissaire chinois a produit accueillait à bras ouverts toute la part spirituelle de sa pratique. Il estime en réalité qu'elle est là, la valeur de son

---

1. *Son of Voodoo*, commissaire: Lu Mingjun, HdM Gallery (Beijing), du 20 novembre au 31 décembre 2021.

travail : « Une valeur spirituelle... that's my currency. »

En s'exprimant ainsi, Manuel admet que l'écriture des commissaires, culturellement et idéologiquement orientée, est aussi risquée qu'indispensable, car elle produit du savoir, et il sait que, dans notre civilisation, « le savoir circule avec les mots ». Mais il insiste – il est artiste, après tout : « L'œuvre est avant les mots. Les mots cherchent à attraper l'œuvre. On n'est pas dans un espace où l'œuvre est déjà enrobée de mots. » C'est pourquoi, en début de discussion, j'ai tenu à lui promettre (avec la peur au ventre, car une promesse se fait toujours en envisageant son échec) de ne pas commencer ce texte par une description banale et platement technique ou thématique, de ne pas tomber dans le classique « Manuel Mathieu est un peintre qui travaille la couleur et la mémoire ». Il a ri très fort, d'un rire si franc qu'il laissait entendre un « t'es mieux pas », parce que, après des années de pratique et d'une reconnaissance internationale,

il est aujourd'hui persuadé qu'il a bien plus à offrir que des mots, justement, qu'il partage plutôt quelque chose comme un don défini sans arrogance, au contraire, avec ce calme que l'on ressent quand on connaît bien les espaces que l'on a bâtis. « Ce que j'ai dans mon âme est infini, alors je suis capable de créer la voie pour faire toute la place pour ça, so I'm set for life, you know? Je peux maintenant continuer à grandir dans mon travail, dans ma manière de penser et de comprendre la peinture, comprendre le monde et me comprendre moi-même. [...] Avec du recul, mon don, ce n'est pas de savoir mélanger de la peinture ou de faire un beau tableau. C'est ma sensibilité. Et ça, je peux l'amener n'importe où. »

Je ne sais pas si j'arrive ici à tenir ma promesse, car on n'échappe pas aux couleurs-textures-matières devant un travail si imposant, si émouvant – ce mot, « émouvant », je l'utilise dans le sens physique : les œuvres de Manuel, celles qui sont exposées, reproduites

dans les livres, celles qui traînent dans son atelier et qu'il m'a laissé observer aussi longtemps que je le désirais, elles créent de véritables espaces dans lesquels, avec beaucoup d'émotion, je me déplace librement en négociant les affects et les récits, ceux que je reçois et ceux qu'à mon tour, depuis l'instabilité du spectateur, je produis.

\* \* \*

Manuel revient à cet espace qui, au fur et à mesure qu'on le déplie, paradoxalement, devient imprécis – parle-t-on des tableaux, de l'atelier, de la salle d'exposition, de la page, du monde, du vide, du réel? Dans notre échange se mêlent les lieux et les temps, là où les œuvres sont pensées et créées, là où les œuvres sont vues et reçues. Même les pronoms sont polysémiques, car nous passons du « je » au « nous », puis à un « tu » qui pourrait tout aussi bien être un « je » ou un « nous », une situation

d'un lyrisme absolument admis: « Tu es dans un espace de transcendance, qui n'a pas nécessairement d'impact sur la réalité. Mais c'est un espace de partage, c'est un espace de vulnérabilité. [...] C'est limite une pratique religieuse: faire de l'art, c'est un acte de foi. » Il s'agit d'une déclaration étonnante, venant d'un artiste qu'on a, la plupart du temps, relayé à la mémoire historique et aux violences d'État, ou encore à une forme d'abstraction plus plastique que métaphysique.

De retour, donc, à la spiritualité et à sa pratique artistique, un geste brusque fait éclabousser le thé sur la table basse, incident anodin auquel Manuel prend le temps de prêter toute l'attention qu'il mérite: « Ça a été trop violent, des fois il faut être doux. Si je l'avais fait doucement, ça n'aurait pas débordé. » Ces phrases, je les répéterai plusieurs fois en admirant ses tableaux; elles deviendront l'horizon de notre conversation, cette chose vers laquelle on tend, cet espace rassurant mais instable, qui rappelle la manière dont

Manuel perçoit son propre travail actuellement, alors qu'il est devenu un artiste expérimenté qui vit de son art, exposé à travers le monde, dans des fondations prestigieuses autant que dans de grands musées. Qu'en est-il de cet acte de foi lorsque plus personne ne remet en question sa pertinence, quand son travail est désiré, promu, primé, acheté, vu de toutes parts? Qu'en est-il de cet acte de foi lorsque l'on est « set for life », lorsque, comme l'a écrit Dany Laferrière dans une lettre adressée à Manuel, « après trente ans, on commence à ne plus avoir de projets, mais à devenir lignes, couleurs, rêves »? Comment la foi se maintient-elle quand on est en pleine maîtrise de ses techniques et de ses moyens? « Ce n'est pas apprivoiser, contrôler, maîtriser », dit-il. « Ce n'est pas être à l'aise. C'est juste continuer à apprendre à vivre avec l'incertitude. Et faire avec. »

\*  
\* \* \*

L'incertitude est exactement ce qui a convaincu Manuel de collaborer avec *Mæbius*, l'occasion de produire des œuvres qui « emballent des idées qui ne sont pas les [s]iennes. C'est comme si l'œuvre devenait la clé » d'univers pluriels qu'il ne connaît pas, auxquels il n'a accès que grâce à la citation-thème et aux rencontres qu'il prévoit de tenir avec les copilotes. Pour ce numéro, il a été très happé par la tension et l'incertitude qu'il perçoit dans la citation-thème, ainsi que par ses dimensions métaphoriques, spatiales et affectives. « Sans même circuler dedans, *le jardin de la furie*, c'est riche [...], il y a de la douceur et de la colère. Est-ce qu'on peut cultiver ou planifier avec la colère? Je travaille presque juste avec des contradictions, ça force un espace métaphorique. C'est quoi, le fruit de ce jardin? » Les mots n'ont pas su répondre à cette question, du moins pas les siens ni les miens; peut-être faudra-t-il retourner aux poèmes de Pizarnik? Mais ici, dans cet atelier, il suffit de regarder les peintures et les

dessins, ce qui n'est pas une mince affaire, car cela signifie oser le goût des contradictions.

Les fruits de l'atelier sont instables, incertains, pluriels, faits de vides et de creux comme la couverture de ce numéro, saturée, brisée, rompue là où la tranche du livre devient une frontière dans laquelle habitent des univers variés, peut-être contradictoires – l'artiste avait prévu d'incorporer à sa peinture un dessin minimaliste que nous avons plutôt reproduit dans les pages intérieures, comme un secret mal gardé, comme une surprise gâchée, pour

maintenir, tremblante, la vulnérabilité des traits.

Manuel pose un regard tendre, mais investi, sur tout ce qui peuple son atelier, puis m'explique brièvement son projet de résidence à *Mæbius*, avec toute l'ambiguïté nécessaire pour s'engager: « Moi, j'aime les objets, comme tu peux le voir autour de toi. Les objets ont des cassures, les objets peuvent surprendre. Ils ont des contradictions. » Il boit une gorgée de thé devenu tiède, parce que même l'eau est instable: « Tu as deux clés pour le même objet. J'alimente le dynamisme du livre. »





# Les mots des autres

Luba Markovskaia

Mon rapport à l'écriture s'est forgé au cours d'une enfance traversée par plusieurs langues, dans un contexte d'immigration où tout échange, voire toute pensée, s'inscrivait dans un geste de traduction. Le dictionnaire russe-français était omniprésent, chez nous. Ce petit tome soviétique, avec sa couverture grise et rêche recouverte de lettres gaufrées dont la dorure s'était estompée avec le passage du temps, servait à déchiffrer, dans les premières années, les circonstances de notre nouvelle vie.

À l'école, alors que nous commençons à écrire, je suis naturellement allée y puiser un mot: «bigarré». Un mot tout simple en russe qui, une fois traduit, devient un terme recherché, impensable dans la bouche d'une enfant qui commence à peine à parler le français. L'enseignante m'a gentiment prise à part pour m'expliquer qu'elle ne voulait pas lire les mots de ma mère, mais bien les miens. Je suis restée confuse. Ma mère, qui avait elle-même à peine entamé son apprentissage du français, n'aurait jamais pu me fournir un tel terme. C'est directement de ma langue maternelle que je l'ai extirpé, avec l'aide du dictionnaire. Mais celui-ci, j'étais en train de le découvrir, comportait ses pièges.

Mon père avait visiblement de grandes ambitions pour son apprentissage de la langue, car sont apparus très tôt à la maison quelques classiques de la littérature française en version originale. Il m'arrivait de mettre la main sur l'un de ces livres qu'il avait entamés puis rapidement abandonnés, et de rencontrer, toutes les deux ou trois phrases, des traductions de certains mots tracées au crayon de plomb, flottant au-dessus de la ligne. C'étaient des définitions puisées dans le dictionnaire, et je voyais bien qu'elles convenaient rarement au contexte, que bien souvent, elles obscurcissaient la lecture plutôt que de l'éclairer. C'est avec ces intrusions inopportunes de ma langue maternelle que j'ai lu mes premières œuvres littéraires françaises et que j'ai constaté pour la première fois les insuffisances de la traduction littérale.

Sur le clavier de l'ordinateur familial, mon père avait collé, sur chacune des touches, des lettres en cyrillique découpées dans un journal, juste au-dessus des caractères latins. En tapant mes premiers petits textes, je voyais danser sous mes doigts un alphabet parallèle déclinant un récit fantôme. Adolescente, dans un élan de partage, j'ai entrepris de traduire, sur ce même clavier, un livre de Boris Akounine pour le faire découvrir à un ami anglophone. J'ignorais si le livre existait en anglais, et j'ai décidé que le plus simple serait de le traduire moi-même. Je me suis attaquée au premier paragraphe, une sorte de préambule qui décrivait longuement le vol d'un papillon. Deux heures plus tard, je n'avais traduit que ces quelques lignes et retourné dans tous les sens chacune des phrases sans arriver à un résultat satisfaisant. Ahurie par le temps infini que semblait demander la traduction, je me suis juré que l'on ne m'y reprendrait plus. Avec ce serment, heureusement rompu, venait aussi le renoncement à partager une partie de mon monde intérieur, à faire passer mon expérience littéraire et vécue d'un univers linguistique à un autre.

J'ai grandi dans un contexte où mes trois langues coexistaient en harmonie. Le russe à la maison, le français à l'école, l'anglais de l'amitié, et aussi de l'écriture. Mais mes deux langues acquises ont fini par supplanter la langue maternelle, et quelque part à

l'adolescence, il y a eu ce moment où il m'a fallu choisir, entre l'anglais et le français, une langue dominante. Je me souviens de cette croisée des chemins, de cette époque où les deux langues étaient également présentes dans mon esprit, où elles pouvaient toutes deux donner lieu à une créativité maîtrisée, assumée. Certains textes, ou – pire – certains passages, me viennent encore en anglais, et l'écriture en français devient dès lors une traduction. Mes trois langues d'expression sont comme des couches sédimentaires. Le russe de l'enfance, profond, enfoui, parfois plus difficile d'accès, mais ouvrant la porte à des émotions plus primaires. L'anglais de l'adolescence, plus proche de la surface, mais moins immédiat que le français, avec son lyrisme et son inventivité. Le français, toujours présent, facile à manier, avec sa précision et sa rigueur. Je ne pourrais pas écrire sans l'ensemble de ces strates linguistiques: en écrivant, je traduis forcément déjà de l'une à l'autre.

Ma langue maternelle surgit parfois à des moments particuliers. En français, je dirai toujours « croissant de lune » si la lune n'est pas pleine, surtout si la ligne est mince comme un ongle coupé. Car en russe, en plus de « luna », il y a « mesyats », qui veut aussi dire « mois ». Le croissant de lune marque le passage du temps, il le ponctue comme une virgule. Si le ciel est bleu, j'ai envie de préciser « bleu clair », car en plus de « siniy », nous avons « goloubloy ». Le mot « lac », en français, sonne sec et bref à mes oreilles, comme une goutte d'eau qui tombe dans l'évier. En russe, le terme n'est pas masculin, mais bien neutre. On dit « Ozero », avec l'accent tonique fortement appuyé sur la première syllabe, comme pour s'immerger jusqu'au cou, puis on laisse les deux autres rebondir doucement, comme les ricochets d'un caillou sur la surface. Dans ce grand « O » ouvert et appuyé, j'entends toute la délectation dans la voix de ma mère, qui se réjouit à l'idée de se baigner après des heures de route. Entre ce premier « O » et le « o » final, minuscule, je vois les cercles concentriques se former sur la surface de l'eau calme comme un miroir, encerclant

sa tête, déjà toute petite, qui s'éloigne en nageant à la brasse. « Ozero » est cousin de « zerkalo », miroir, des résonances qui se répondent comme des échos sur un lac isolé.

Certains mots, en français ou en anglais, relèveront toujours de l'abstraction pour moi, leurs sonorités, dissociées de leur contexte, n'activant aucune réponse émotionnelle profonde, aucun souvenir enfoui. Devant ce fossé entre l'affect primitif qu'éveille la langue maternelle et le détachement relatif à l'égard de la langue apprise, Sadiqa de Meijer écrit que la solution est sans doute de réimprimer la langue nouvelle sur des paysages anciens: « If I listen closely enough against the landscape of my former language, I trust that it will start to work<sup>1</sup>. » Un jour, au Port de tête, j'entends Marie-Andrée Gill lire des extraits de son recueil *Framer*. La librairie est pleine à craquer, nous sommes entassés entre les rayons, et je ne vois pas la poète, mais j'entends sa voix limpide résonner parmi les étagères de livres: *Et le lac, une chance, le lac*, soupire-t-elle avec un soulagement lumineux. Et tout d'un coup, la goutte d'eau devient une étendue, la syllabe s'ouvre pour avaler le paysage.

\*  
\* \* \*

La traduction littéraire est la forme de création qui m'est devenue la plus naturelle, la plus intime, car elle me permet de poursuivre ces allers-retours entre les langues qui m'habitent. Or la « création » est pour moi un concept intimidant. Le geste dit « créateur », celui qui suppose d'engendrer un univers entier, me paraît étranger, inatteignable. Mes brouillons inachevés d'adolescente en sont la preuve. Je me suis donc attachée avec passion au rôle de lectrice – d'abord comme étudiante en littérature, puis comme chercheuse,

---

1. Sadiqa DE MEIJER, *Alfabet/Alphabet. A Memoir of a First Language*, Windsor, Palimpsest Press, 2020, p. 80-81.

révisure et traductrice. Et peu à peu, presque sans m'en rendre compte, je me suis fait la main sur les textes des autres. En analysant des Mémoires, je suis devenue sensible aux modalités du récit de soi; en révisant des romans, j'ai appris quels mécanismes font avancer une intrigue; et en traduisant de la poésie, j'ai assimilé l'importance du phrasé, l'effet que produit la suppression ou l'ajout d'une syllabe. « La traduction comme gamme où exercer l'écoute et comme ajustement à l'infime des nuances », écrit Mireille Gansel. « La traduction comme argile où façonner ma propre langue intérieure<sup>2</sup>. »

C'est quand je traduis que mon rapport au texte, au littéraire, se manifeste le plus parfaitement : un rapport de lectrice, avant tout, puis une attention portée à la langue et à son pouvoir d'expression – le tout dans un va-et-vient linguistique qui a façonné mon esprit depuis l'enfance. Traduire l'écriture des autres peut être une façon d'évacuer la part d'invention pour se concentrer sur tout le reste : l'agencement des sonorités, la structure des phrases, le choix des mots... Ce sont aussi là des étapes de création, mais elles ont le rassurant mérite de me placer devant un texte tracé d'avance et non face à une page blanche. La traduction offre la chance inouïe d'écrire une œuvre sans avoir à l'engendrer, comme Pierre Ménard écrivant *Don Quichotte* chez Borges. C'est une forme de création sans mise au monde. Mais travailler les textes des autres ne suffit pas pour écrire à son tour. Au moment de prendre la plume, je dois tout réapprendre – et tout désapprendre, surtout. Démanteler les façons d'écrire apprises à l'université. Chasser la vision romantique d'une vocation et d'un talent innés. Et plus que tout, apprivoiser ce doute singulier qui sous-tend le geste de création, et que l'on parvient à esquiver en travaillant les mots des autres : celui de la légitimité de ce qu'on lance dans le monde, de son intérêt pour un éventuel lectorat.

---

2. Mireille GANSEL, *Traduire comme transhumer*, Rennes, Éditions Calligrammes, coll. « Sillages », 2012, p. 30.

Les premiers récits qui semblent vouloir émerger en moi après des années de disette créative sont ceux que j'ai le plus fuis : des souvenirs d'immigration, racontés à la première personne, sur ma langue maternelle. C'est un retour du refoulé parfaitement prévisible, qui me met en face de ce que j'ai cherché à étouffer. J'ai voulu défier la curiosité et l'exotisme que je percevais dans le regard posé sur moi dès la mention de mes origines – inévitable une fois mon nom prononcé – et déjouer les attentes que je devinais : celles d'une écriture que l'on disait jadis « migrante ». J'ai dissimulé mon translinguisme<sup>3</sup> dans des contextes où mon statut de « spécialiste » de la littérature et de la langue françaises devait être reconnu. J'ai obéi à l'interdit universitaire du « je », optant pour l'absurde « nous de modestie », qui n'est pourtant qu'à un cheveu du « nous de majesté », et oubliant du même souffle à quoi pouvait bien ressembler ma voix propre. Le refus de l'écriture, je le conçois à présent, était aussi une fuite de ces récits qui m'habitaient et qui reviennent désormais au galop.

Il reste qu'en écrivant, je traduis toujours : d'une couche sédimentaire à l'autre, bien sûr, mais aussi en transposant à l'écrit, dans une langue acquise, un passé vécu dans ma langue maternelle. Rebecca Solnit écrit, sur les souvenirs d'enfance : « Whenever I write one down, I give it away. It ceases to have the shadowy life of memory and becomes fixed in letters; it ceases to be mine; it loses that mobile unreliability of the live<sup>4</sup>. » En écrivant mes souvenirs dans une langue différente de celle qui leur est propre, j'ai le sentiment d'un double renoncement : celui de l'écriture, que décrit Solnit, et celui qui survient lorsque je me traduis. Mais j'ai appris en traduisant qu'il ne faut pas s'attarder trop longtemps au deuil de la perte, car nous attend souvent au tournant du chemin un gain inédit, une création inattendue.

---

3. Voir le dossier « Translingual » de la *Capilano Review*, n° 3.42, automne 2020.

4. Rebecca SOLNIT, *A Field Guide to Getting Lost*, New York, Penguin Books, 2005, p. 38.

# Au commencement, tu n'étais qu'un animal qui marche

Marie-Célie Agnant

Au commencement, tu n'étais qu'un animal qui marche. Comme les autres, tu portais tes rêves accrochés à tes pupilles, mais tu t'es soudain transformé en bête-qui-rue, bête-qui-tue.

Aujourd'hui, je te demande : où donc s'est fourvoyée ton âme et, hormis tes armes redoutables, qu'y avait-il dans ton bissac ?

Tu es entré par effraction dans mon existence, pour n'en jamais ressortir. Tu m'as raclée jusqu'à l'os, pour recueillir les derniers reflets de ce qui palpait en moi. Tu as épuisé le sol de mes passions, abattu les forêts sacrées de mes traditions, transformé mes raisons de vivre en incertitudes et arguments que tu prétends abstraits. Pièce après pièce, tu as démantelé l'architecture de mon réel, et fait de ma descendance rien de plus qu'un mirage. C'est ainsi que ne subsiste autour de moi, à présent, qu'un vague schéma théorique.

Nous savons qu'il est des secrets qui rassemblent les points cardinaux, qu'il existe aussi, dans les tréfonds de l'âme, des espaces de redéfinition et de rédemption ; cependant, engoncé depuis toujours, et pour ton malheur, dans tes défroques d'être unidimensionnel, comme bien d'autres choses, cela, tu l'ignores.

Comment alors combler ces vides, ces lacunes, en toi ?

Entreprise à la fois terrible et splendide, s'il en est ; elle exige tant d'apprentissages. Tu devras faire appel au sacré ; lui seul permet l'indispensable cohérence entre l'esprit et le corps. Mais, toi qui as usé, abusé, tous les corps trouvés sur ta route, qui les as profanés sans égards et sans remords, comment parviendras-tu à décoder son bon usage ? Comprendras-tu, enfin, que ce corps par toi déifié, ton corps inexorablement dépourvu d'âme, n'a fait de toi qu'un être voué aux naufrages sans cesse répétés ? Toi, qui aujourd'hui encore nourris ta superbe du ratissage et du démantèlement du monde, découvriras-tu, enfin, que tu as négligé les régions les plus appréciables, celles qui t'auraient permis de devenir humain ?

Terreur ! Lorsque tu te rendras compte que, de l'intérieur, ce territoire qui constitue ma peau n'est pas différent du tien ! Terreur assurée, mais aussi ravissement – à condition que tu aies le courage de garder les yeux ouverts –, puisqu'au creux de cette découverte réside ta véritable liberté.

### **Coutelas au poing, la profanation des vestales**

Lors de ton arrivée, coutelas au poing, te rappelles-tu, il n'y avait ni palissade ni barrière. Rien que l'immensité des paysages insondables et émouvants. C'était le ciel, le soleil, la forêt ou le désert, le sable et l'horizon. En caravanes, au tempo des saisons, comme le vent, nous suivions les pistes. Rappelle-toi. En ce temps-là, je possédais encore ce premier territoire qu'est ma langue, tu me l'as confisqué. Ne me reste aujourd'hui qu'un langage aux échos kafkaïens, rien qu'une langue amère, langue de la consternation et de l'affliction, pour dire l'absurde.

J'avais aussi la sagesse de celui qui ne sait rien et ne cherche point à savoir. C'est ainsi que je t'avais simplement demandé si tu voulais apaiser ta soif, te reposer. Je ne te savais pas porteur d'une folie meurtrière planifiée avec, partant de tes entrailles,

cette avidité qui t'emplit encore à ras bord. Comment aurais-je pu imaginer que ton seul but était de faire de mon existence entière ton monopole ? Tu m'as tout ravi, ne me laissant qu'un baluchon de mélancolie qu'il m'arrive souvent de traîner. Il pèse encore, il pèse toujours si lourd, car ont suivi et se suivent encore des siècles de déraison, de crimes impardonnables, de blessures profondes et multipliées. Ballot d'amertumes, de préjugés constants et irréparables.

**Devant chacun de nous se tient l'ombre d'une femme en gésine**

Mon nom aurait pu être Shanawdithit, fille des Beothuks. Il aurait pu être Anacaona, Cacique du Xaragua, ou Mackandal, enlevé au Congo, déporté à Saint-Domingue, brûlé vif au Cap-Haïtien, en 1758.

Qu'importe les noms, je les porte en moi, inscrits dans ma chair.

Mon nom, mon miroir, ces noms, créés pour moi seul. Échardes en mon âme, depuis la profanation, leurs sonorités traversent l'espace vital qu'il me faut pour poursuivre, pour ne pas perdre, à jamais, le chemin initié par les Anciens. Je les ai reçus au terme d'une nuit d'horreur qui s'était déchaînée dans le corps meurtri d'une femme en gésine. Cela semble t'étonner ? C'est que tu ignores, bien sûr, que devant chacun de nous se tient l'ombre d'une femme en gésine, toi comme moi, moi comme toi. Nous quittons la matrice, en emportant avec nous des morceaux de femmes. Incrustés en nous, comme des pierres dans un diadème, ils nous illuminent, nous garantissent le centrage, nous permettent de nous arrimer aux forces de la lumière intérieure. Mais te rappelles-tu le traitement que tu as infligé à nos mères, nos sœurs et nos compagnes ? Siècles de nez coupés, de bras arrachés, démantelées au-delà des os, fouettées jusqu'à la moelle. Première fugue : on leur prenait un pied. Deuxième : cela valait un bras plus un sein. Pour les achever : les crocs de chiens affamés

venus d'Europe, mandés par l'honorable Jean-Baptiste-Donatien de Vimeur, comte de Rochambeau.

Permetts-moi, ici, de t'abandonner à tes souvenirs.

### **Apprendre enfin à prononcer mon nom**

Pour pouvoir dire mon nom, il te faudra rencontrer le feu et surtout un supplément d'âme. Tu te tiendras d'un côté du miroir, puis nous nous évertuerons à rattacher le corps – le tien – à ton esprit, espérant que tu en sois pourvu. Attends-toi à trembler de tous tes os, à trembler jusqu'aux tréfonds de ton être, car tu devras subir le choc de quitter la dépendance servile, de réveiller ta conscience viscérale, pour accueillir le feu de la réconciliation, d'abord avec toi-même, puis avec l'Autre.

Mais avant le feu, étonné, tu découvriras, j'en suis sûre, des morceaux de toi : poussière, miettes infimes, égarées au service d'une cause donnée pour civilisatrice, mais ô combien criminelle. Il te faudra un courage immense pour ployer ta superbe, comme on ploie un métal rongé. Tu devras ensuite t'agenouiller, rassembler l'un après l'autre tes morceaux éparpillés. À ce moment-là, tu comprendras peut-être que, dans ton incroyable suffisance, dans ta rage destructrice, tu as raté l'occasion de découvrir un autre rapport au monde. Toujours plein de morgue malgré tout, tu diras certainement, tu diras sans doute, que « rien ne sert de bricoler des théories fumeuses sur la sagesse ! ».

C'est ainsi que, sur un chariot mené au galop par ton mépris, tu as conduit notre vie, ma vie, tant de vies, et le monde entier, au bord de la falaise, là où s'est réfugié le dernier condor, par toi empoisonné. Il est toujours cet animal qui marche, il porte encore ses rêves accrochés à ses pupilles, mais il se prépare pour sa dernière prière en gravant, dans l'écorce d'un monde qui s'effrite, l'épopée interminable de siècles sans lumière.

# L'insoutenable dévoiement de « l'universel »

Blaise Ndala

Cher Gabriel,

Au moment où je couche par écrit ces mots, ton avion doit être quelque part au-dessus de l'Atlantique, entre Paris et Montréal, point de transit avant que tu ne retrouves tes pénates en terre d'Acadie. Tu rentres d'un très court séjour dans la Ville lumière, Paris, où tu étais invité, in extremis, m'as-tu confié, pour un spectacle qui allait accompagner l'élévation d'une grande femme des lettres au rang de commandeuse de la Légion d'honneur. Autant dire l'une des plus hautes distinctions honorifiques décernées par la France à un étranger, en l'occurrence à une grande Acadienne: Antonine Maillet.

Chez nous, toute personne qui visite les Maritimes se doit de faire un arrêt au Pays de la Sagouine. C'est aussi à Antonine Maillet qu'elle le doit, car la native de Bouctouche est celle qui a donné naissance au personnage éponyme, l'inscrivant à jamais dans l'imaginaire collectif acadien d'abord, universel ensuite – un peu comme en terres perses, arabes et indiennes, les auteurs des *Mille et une nuits* ont fait de Shéhérazade une figure mythique transcendant le local.

Tu auras compris que ce détour par ton escapade parisienne, qui intervient trois semaines après mon retour du même « centre » au lendemain du prix Goncourt décerné à mon ami Mohamed Mbougar Sarr, n'a d'autre but que de revenir sur un échange amorcé il y a quelques jours à peine. Sur un réseau social, tes yeux sont tombés sur un statut que je lançais sous le titre un tantinet abrasif de « Postures ». Un statut auquel tu as voulu réagir en privé, parce qu'il trouvait un écho chez toi, comme je n'allais pas tarder à le comprendre. Un statut que j'ai rédigé sur une saute d'humeur, après quelques joutes recensées sur la toile comme autant de spasmes nés d'une sortie d'un auteur afrodescendant – si tu me passes l'expression. Ce dernier déplorait de voir si souvent le mot « écrivain » accolé à son nom être gratifié d'un adjectif renvoyant à son pays d'origine, un détail qu'il récusait donc, car il eut aimé, plaiderait-il, être lu, présenté et reconnu comme « un écrivain-tout-court ».

Un statut où, parce que la question m'a souvent été posée, je disais mon malaise face à un réflexe de plus en plus courant chez les écrivains afrodescendants, en particulier ceux qui écrivent en français depuis les diasporas mouvantes, celui de réfuter toute association avec le pays ou le continent d'où l'on tire ses origines proches ou lointaines. Ainsi, untel dira avec plus ou moins de véhémence qu'il n'est pas un écrivain « malien », mais bien un écrivain-tout-court. Telle autre apostrophera son vis-à-vis en lui faisant remarquer qu'elle ne voit pas pourquoi on juge pertinent de préciser le lien qui la rattache à une aire géographique, une mention dont on dispense « toujours » sa consœur française.

Ce malaise, cher Gabriel, en vérité un agacement refoulé, prit d'abord la forme d'un scepticisme lorsqu'en 2007, une quarantaine d'écrivains, dont beaucoup d'origine africaine mais ayant un lien direct avec le « centre » (par la nationalité française ou par la résidence en Hexagone), signèrent un manifeste intitulé

« Pour une “littérature-monde” en français<sup>1</sup> ». Le geste arrivait à la suite de la conceptualisation de la notion de « littérature-monde<sup>2</sup> » par le regretté Michel Le Bris, qui nous a légué le très beau festival Étonnants voyageurs de Saint-Malo. C’est que, dans la foulée de plusieurs prix littéraires décernés cette année-là à des auteurs nés hors de l’Hexagone, Le Bris et ses amis annoncèrent une révolution qualifiée de « copernicienne ». Celle-ci tiendrait au fait que « le centre, point depuis lequel était supposée rayonner une littérature franco-française, n’est plus le centre. Le centre, jusqu’ici, même si de moins en moins, avait eu cette capacité d’absorption qui contraignait les auteurs venus d’ailleurs à se dépouiller de leurs bagages avant de se fondre dans le creuset de la langue et de son histoire nationale : le centre, nous disent les prix d’automne, est désormais partout, aux quatre coins du monde. Fin de la francophonie. Et naissance d’une littérature-monde en français<sup>3</sup> ».

Drôle d’émancipation, me dis-je alors, que celle consistant à rejeter le joug du centre francophone, coupable de s’ériger en fossoyeur des identités plurielles, pour, dans le même souffle, prescrire un « mondialisme » qui aurait forcément, du fait de l’inégalité symbolique des pôles culturels, le don de laisser dans l’angle mort les périphéries les moins bien loties en instances de légitimation. Drôle de paradigme, estimai-je, que celui qui laissait planer l’idée selon laquelle, loin de l’exception culturelle mise en avant par les pères de la Francophonie, la littérature était finalement une marchandise comme une autre : une denrée que des auteurs interchangeables versaient dans le grand flux commercial où venait s’approvisionner un lectorat majoritairement occidental. N’était-ce pas là vouloir remplacer

---

1. *Le Monde*, 15 mars 2007, en ligne : [https://www.lemonde.fr/livres/article/2007/03/15/des-ecrivains-plaident-pour-un-roman-en-francais-ouvert-sur-le-monde\\_883572\\_3260.html](https://www.lemonde.fr/livres/article/2007/03/15/des-ecrivains-plaident-pour-un-roman-en-francais-ouvert-sur-le-monde_883572_3260.html)

2. Michel LE BRIS et Jean ROUAUD, *Pour une littérature-monde*, Paris, Gallimard, 2007.

3. *Op. cit.*

une hégémonie par une autre, un tropisme franco-français par un nivellement identitaire de façade ne pouvant gommer tous les marqueurs qui permettaient à une Fatou Diome d'être accueillie au BOZAR de Bruxelles tandis qu'une poétesse publiée à Dakar mourait, anonyme dans son propre pays? Il me semblait alors, cher Gabriel, que si le centre était partout au moment où ce débat faisait rage du côté de Saint-Germain-des-Prés, il s'agissait là du secret le mieux gardé de la République des Lettres.

Mon scepticisme culmina lorsque, depuis mon Québec (je n'étais pas encore installé en Ontario), le romancier en herbe que j'étais eut le sentiment que beaucoup d'écrivains afrodescendants, y compris des plumes que l'on trouve parmi les signataires du bientôt célèbre « Manifeste pour une littérature-monde », lorsqu'ils choisissaient de s'intégrer dans la vie littéraire française, digéraient mal le fait que le centre ne veuille pas les assimiler purement et simplement aux auteurs français. Je soupçonnai que l'attrait que suscitait chez certains parmi eux le projet de Michel Le Bris avait beaucoup à voir avec un besoin de revendiquer leur « normalité », celle dont était auréolé le plus naturellement du monde n'importe quel écrivain du pays de Zola. Pour ainsi dire, la « littérature-monde » serait pour eux, me persuadai-je, un sauf-conduit vers un Graal dont ils estimaient qu'il leur était inaccessible : « l'universel » à la française. Et voilà les écrivains des « marges » exhortés à rejoindre le cercle, à choisir avec quels trémolos ils allaient célébrer la langue française désormais libérée de la Francophonie.

En relisant les commentaires de mes amis africains sur l'écrivain qui réclamait sa part d'universel dans sa biographie express, j'ai essayé, cher Gabriel, d'imaginer Haruki Murakami s'arracher les cheveux sur un plateau de la télévision française ; Toni Morrison sortir de ses gonds chez Guy A. Lepage (rêvons, Gabriel, rêvons !), parce que l'un et l'autre auraient été présentés respectivement comme un écrivain japonais et une écrivaine afro-américaine. Je n'ai reconnu ni l'un ni l'autre dans ce scénario

hypothétique, ou peut-être mon esprit a-t-il jugé que mon duo n'était pas le bon pour ce casting de composition.

Ne va pas croire, cher Gabriel, que je sois insensible aux craintes exprimées par nombre de ces hommes et femmes qui comptent dans leurs rangs de grands esprits. Certains sont d'ailleurs des amis avec qui j'aime discuter, aussi bien de littérature que des bruits du monde. La plus lancinante de leurs craintes, je ne le sais que trop bien, est de voir certaines étiquettes utilisées dans le but affiché d'offrir une lisibilité dans une masse éditoriale touffue, de les assigner à une résidence identitaire, de les ghettoïser. Ils deviendraient alors de pâles figurants d'un exotisme littéraire de mauvais aloi. Il ne resterait plus à la critique (et peut-être au lectorat) qu'à leur imposer des thématiques ethnocentrées : polygamie, colonisation, immigration, terrorisme, etc., avant que le piège de l'essentialisation sur eux se referme à jamais. Je peux, pareillement, imaginer la sidération de cet immense penseur que demeure Édouard Glissant, lui le Français d'outre-mer qui s'est vu catalogué « écrivain francophone » (comme avant lui un certain Aimé Césaire), tandis que l'Irlandais Samuel Beckett et le Roumain Eugène Ionesco ont leurs œuvres rangées partout en Hexagone dans le rayon « littérature française ». Telles sont, en effet, quelques-unes des absurdités franco-françaises dont l'inventaire vaudrait à lui seul une thèse de doctorat.

Pourtant, le contrecoup né de ce besoin effréné de « normalisation » aux relents de nivellement identitaire factice m'a toujours semblé trop délétère pour être banalisé. Tout d'abord, les tenants de cette vision, qui va bien au-delà du courant de la « littérature-monde », ont fini par faire admettre de manière implicite que les différences que nous véhiculons pouvaient constituer une tare. Un boulet qui, chez une partie d'entre nous, ne seyait pas à une certaine idée de l'universel reconnu aux Hemingway, Kafka, Camus, Colette et autres De Vigan. Autrement dit, en mettant un point d'honneur à opposer l'universalité supposée de « l'écrivain-tout-court » au localisme

atavique de l'écrivain qui revendiquerait une ou plusieurs identités à soubassement géoculturel, les « mondialistes » entretiennent une idée des plus problématiques : l'on ne pourrait prétendre à l'universel si l'on se présente en même temps comme malgache, romand ou acadienne. Selon cette même logique, le moyen idoine de se hisser à hauteur de ce Graal nommé « universel » consisterait à opter pour ce que j'appelle « l'émancipation par soustraction » : moins je veux être reçu comme un Africain, plus grandes sont mes chances d'être adoué comme auteur « respectable ». Ainsi, peu importe que l'œuvre produite par une Emmelie Prophète ou un Mohamed Mbougar Sarr atteste de leur caractère universel en raison du regard que les deux romanciers portent sur l'universelle condition humaine, cette vision « mondialiste » voudrait que seule une « amputation » assumée de la part haïtienne ou sénégalaise des intéressés soit à même de leur ouvrir les portes du Graal convoité.

Voilà comment on en arrive, cher Gabriel, avec les meilleures intentions du monde s'il en est, à reconduire dans un paradoxe des plus malheureux ce regard qui très longtemps a eu pour effet d'invisibiliser les imaginaires des « marges ». Je te parle des peuples tenus hier encore pour quantité négligeable, ceux à qui a dû penser le Congolais Sony Labou Tansi lorsque, répondant au sempiternel « pourquoi écrivez-vous », il déclara : « parce que je suis six siècles de silence ». Une réponse qui aurait pu jaillir des tripes d'un Donat Lacroix, auteur de *Viens voir l'Acadie*, que je découvre grâce à toi : « Deux ans ont passé, on n'a fait qu'exister, perdus dans le silence. » La poète de Pessamit Joséphine Bacon ne dit pas autre chose lorsqu'elle se présente en « survivante d'une histoire qu'on ne raconte pas ». Il est permis de parier que ce même silence aurait pu rappeler à un Réjean Ducharme le « Speak white! » de ce temps où la toute-puissance du Canada anglais ne s'encombrait guère de subtilité face aux francophones de la Belle Province. Plus près de moi, un Patrice Desbiens, qui sut couler dans sa poésie le « syndrome de l'homme invisible » franco-

ontarien, n'aurait pas renié non plus la belle saillie tansienne. Et moi de convoquer sur mon mur Miguel Torgua, dont une conférence livrée au Brésil en 1954 a pris la forme d'un livre désormais célèbre, un texte où sont évoquées la terre natale, les montagnes du Portugal : *L'universel, c'est le local moins les murs*<sup>4</sup>. Y a-t-il meilleure formule pour dire cette lapalissade qui nourrit tant de passions aussi bien dans l'aire francophone que chez les anglophones, ces derniers ayant d'ailleurs inspiré Michel Le Bris (de son propre aveu) avec leur « World Literatures in English » ?

Lapalissade, en effet, puisque ni les écrits de Victor Hugo sur la condition ouvrière de la France du premier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle, ni la poésie de Mahmoud Darwich mâtinant la nostalgie du pays perdu, et encore moins la prose de Soljenitsyne sur les goulags des soviets, n'ont jamais empêché quiconque de constater que les trois étaient totalement ancrés dans les imaginaires de leurs terroirs respectifs, tout en étant totalement universels par la puissance d'évocation des thèmes qui résonnent chez n'importe quel esprit de par le monde. Darwich a d'ailleurs longtemps présidé l'Union des écrivains palestiniens – un détail, mais un détail moins encombrant que l'on voudrait le faire croire.

Tu m'as écrit, cher Gabriel, que mon malaise répondait au tien. Que les mots du Sénégalais Sembène Ousmane que je citais – « L'universel commence dans mon village » – te rappelaient ceux de ton ami Jean-Philippe, qui écrivait pour sa part que « Rome itou, c'était un trou avant Virgile ». J'aurais dû te répondre tout de suite qu'il y a en Afrique, dans les Caraïbes et sans doute en Acadie beaucoup de Rome qui seraient bien heureuses que ceux de leurs enfants qui brillent un tant soit peu grâce aux lumières du centre n'aient pas honte de dire que c'est de ce « trou-là » qu'ils sont aussi, en quelque sorte, les visages lumineux. Pas juste des lumières « universelles ». Tu m'as arraché un sourire

---

4. Miguel TORGUA, *L'universel, c'est le local moins les murs*, traduit du portugais par Claire Cayron, Bordeaux, William Blake, 1986.

lorsqu'évoquant l'ambiguïté derrière un « universel » dévoyé, cache-misère d'un eurocentrisme colonial de plus en plus malmené, tu t'es dit conscient de ton propre « statut double de colonisateur et de colonisé ». J'ai compris par là que tu évoquais le « Blanc » que tu es. Un « Blanc » qui, parce qu'acadien, n'est pas moins regardé de haut par nombre de celles et ceux qui vous ont accueillis à Paris dans le sillage d'Antonine Maillet, mais également par bien des membres du groupe francophone majoritaire ici même. Je parle du regard que portent depuis notre centre à nous, Montréal, certains défenseurs acharnés du fait français en Amérique du Nord, eux pour qui Acadiens, Franco-Ontariens et autres Fransaskois ne sont que d'obscurs cousins en voie d'extinction. Tu connais la musique et ses choristes, souffre que je ne te fasse pas de dessin.

Voilà qui nous ramène au cœur du sujet : bien au-delà des petites guerres de tranchées comme le milieu littéraire parisien sait en accoucher d'une saison à l'autre, il me semble bien que nous, créateurs francophones des marges, perdrons toujours au change à vouloir donner des gages de notre « normalité » à des instances qui jamais n'oublent, elles, que l'universalisme du plus fort est toujours le meilleur... à vendre à plus petit que soi.

Humains avant tout ? Assurément.

Sony Labou Tansi, toujours lui : « Je suis un homme où se sont embourbés tous les Autres. »

À l'évidence, la seule vérité, si vérité il y a, est celle que l'auteur ou l'autrice donne à voir dans ses écrits.

Mais quand on a affirmé cela, il reste que nous parlons toujours de quelque part. Même lorsqu'elle se nourrit d'héritages multiples, eux-mêmes en recomposition permanente parce qu'en perpétuel métissage (jusqu'à l'ultime créolisation à laquelle nul n'échappera, nous suggère Édouard Glissant dans *Poétique de la Relation. Poétique III*), notre prise de parole est toujours située – ce qui n'appauvrit en rien notre capacité à réinventer le monde avec autant de couleurs qui disent la beauté et la richesse infinie de

la littérature. Et ce n'est pas Antonine Maillet, qui affirme avoir pour idoles à la fois Proust, Faulkner et Gabriel García Márquez, qui risque de me contredire. La première écrivaine non française à avoir remporté le Goncourt l'a reconnu elle-même : à travers sa personne, ce n'est pas « une écrivaine-tout-court » que le président français a voulu honorer, mais bien une porte-étendard de ce que l'Académie culturelle a su produire sur les cendres du « grand dérangement ».

Julien Delorme, un ami français qui s'est mêlé au débat sur mon mur, m'a avoué pour sa part que mon propos rejoignait son propre questionnement lié à « [s]a position de commercial, de passeur, et de lecteur de textes venant de toute la francophonie, et des littératures étrangères ». Il a ajouté : « Et la question se pose pour moi à l'inverse à vrai dire : comment lever ce soupçon, pas légitime mais persistant surtout en France, mon cher Blaise, qu'une lecture ayant une provenance géographique autre puisse intéresser les gens ? »

À ce grand défenseur du livre étranger dont je suis l'engagement avec intérêt, j'ai fait savoir ce que je pensais de l'attitude du lectorat devant l'élément d'extranéité pouvant être décelé derrière un patronyme ou une origine : « Le fait que je sois un écrivain canadien, franco-ontarien d'origine africaine relève du factuel. Si cela ne dit que très peu de choses sur mes écrits, qui véhiculent leur propre "vérité" et convoquent leurs propres lieux, je ne crois pas que la chose doive être camouflée pour autant. » Par ailleurs, qu'une certaine logique commerciale, voire éditoriale, fournisse des regroupements qui orientent le lectorat n'a pour moi rien de scandaleux. Pareille logique est susceptible de produire deux effets à l'égard desquels, à l'évidence, je n'ai aucun pouvoir : attirer une personne qui nourrit une saine curiosité envers ce qui pourrait faire de mon imaginaire un lieu singulier, ou à l'inverse, faire se détourner quiconque jugerait que l'élément d'extranéité qui lui saute aux yeux est le signe que mes textes se situent hors de son champ d'intérêt. Entre les deux réflexes,

ai-je dit à mon ami, le commercial en lui dispose d'un espace où déployer son bagout et ses talents de passeur – je n'ai pas osé dire « de marketeur ».

Cher Gabriel, il reste tant et tant à dire sur un sujet que nous n'avons jusqu'ici fait qu'effleurer, et déjà le devoir m'appelle ailleurs. Tandis que je te conseille à nouveau le brillant essai du togolo-français Sami Tchak *La couleur de l'écrivain* (La cheminante, 2014), laisse-moi t'exhorter à me prévenir de ton prochain passage au Centre national des arts. Nous pourrions nous asseoir à la meilleure brasserie de la capitale pour une variation sur le même thème, puisque demeure entre nous, entre autres, la question existentielle que tu m'as posée: « Comment savoir si celui qui t'invite invite l'artiste ou s'il est guidé par le souci de remplir son quota de minorités visibles ou non visibles? » Eh bien, cher ami, qui a dit que les eaux tumultueuses des identités assignées, assumées ou revendiquées étaient plus limpides que celles de la Petitcodiac? Replongeons-y bientôt, veux-tu?

Amitiés,

Blaise Ndala

Écrivain franco-ontarien d'origine congolaise





## notices

Entre poésie, nouvelle, roman et littérature pour enfants, **Marie-Célie Agnant** construit une œuvre substantielle, qui est traduite dans plusieurs langues et où s'inscrivent, de façon prégnante, la mémoire et les souvenirs. Ses textes portent à la fois le sceau de la poésie et de la violence issue des sociétés postcoloniales, et mettent en lumière l'exigence fondamentale que l'auteure s'est fixée : le refus de la posture de spectatrice, de la complaisance, de l'oubli programmé. Finaliste au prix Desjardins (1995) et au Prix du Gouverneur général (1997), elle reçoit en 2014 le Prix de création en prose de la SODEP et, en 2017, le prix Alain-Grandbois pour *Femmes des terres brûlées*. Un ouvrage collectif, *Paroles et silences chez Marie-Célie Agnant*, dirigé par Colette Boucher et Thomas Spear (Karthala, 2013), souligne son apport à l'écriture et à la littérature.

**Marie Audran** vit à Rennes. Elle entretient des rapports très forts avec l'Argentine, où elle a résidé plusieurs années. Vivant entre deux espaces, elle traduit et écrit entre l'espagnol et le français : poésie, théorie et critique littéraire, essais féministes. Elle enseigne l'espagnol dans un collège, où elle anime aussi des ateliers de vie affective et sexuelle. En recherche constante, elle invente des dispositifs pour expérimenter de nouvelles relations et pratiques transformatrices et émancipatrices. Elle a publié des textes bilingues d'auteur·rice·s argentin·e·s et chilien·ne·s, ainsi que des essais sur les pratiques éditoriales, artistiques ou théoriques de/dans la rue. Elle a rédigé une thèse de doctorat intitulée « Monstres. Insurrection de la chair et révolution du voir dans la nueva narrativa argentina » (2019).

**Amélie Bélanger** termine présentement une maîtrise en beaux-arts de l'Université Concordia. Les poèmes qu'elle écrit émergent de sa pratique matérielle et témoignent de la beauté fugace qui émane des choses qui s'effondrent.

**Aglæe Boivin** achève actuellement un mémoire en études littéraires, profil recherche-création, à l'Université du Québec   Monr al, sous la direction de Jean-François Chassay, avec qui elle collabore à un projet sur la mort en littérature. Elle est également assistante de recherche pour le groupe de recherche Archiver le présent. Ses recherches actuelles tournent autour de l'indicible, de l'animal et de la mort. Elle a présenté ses travaux à l'occasion de colloques universitaires, a publié des textes de fiction dans *Les  ph lides*, *Nyx*, *Lapsus* et *Grands Espaces*, et écrit des comptes rendus critiques pour la revue XYZ.

**Nicole Brossard** est poète, romancière, essayiste, née à Monr al. Depuis 1965, elle a publié plus de quarante livres, dont *Le désert mauve* (l'Hexagone, 1987) et *Musée de l'os et de l'eau* (Noro t, 1999). La plupart de ses livres sont traduits en plusieurs langues. Ses plus récentes publications sont : *Ne touchez pas au crépuscule* (Lieux dits  ditions, Strasbourg, 2020) et *L'ongle le vernis* (Noro t,   paraître en 2022). Elle est lauréate de plusieurs prix littéraires, dont le Prix du Gouverneur général (1974, 1984), le prix Athanase-David, le prix Violet (LGBT) du festival Metropolis bleu et les prix internationaux de littérature Benjamin Fondane (2015) et Griffin (2019) pour l'ensemble de son œuvre.

Originaire de l'Uruguay, **Lula Carballo** a achevé une maîtrise en création littéraire à l'Université du Québec   Monr al. En 2018, elle a publié *Créatures du hasard* aux  ditions Cheval d'août. Son roman a été finaliste au Prix littéraire des collégiens ainsi qu'aux Rencontres du premier roman. En 2021, elle a publié *Ensemble nous voyageons*, album jeunesse coécrit avec Catherine-Anne Laranjo et illustré par l'artiste Kesso, aux  ditions Dent-de-lion. On trouve ses poèmes et ses traductions dans différentes revues spécialisées.

**Rosy L. Daneault** termine une maîtrise en études littéraires (recherche-création)   l'Université du Québec   Monr al. Ses recherches portent principalement sur des questions  cof ministes ainsi que sur des enjeux de santé mentale. Les revues *Lapsus*, *Nyx* et *Saturne* ont dit « oui » à ses textes. Son texte *Filles-échardes* a fait partie de la liste préliminaire du Prix de poésie Radio-Canada 2021. Elle a codirigé le collectif *Le cas. Quel domaine judiciaire pour la littérature ?* (L'Instant même, 2021). C'est dans le cadre de ce projet qu'elle a compris qu'elle était une machine humaine à huit mains.

Née à Québec en 1994, **Geneviève Dufour** est une fervente adepte de lilas, de parcs à chiens et du Bas-Saint-Laurent. Depuis qu'elle arbore enfin le rôle de poète, elle porte de drôles de chapeaux tels que ceux d'interprète dans le collectif La danse des écrivain-es, de productrice d'événements pour Spoken word Québec et de directrice littéraire. Ses textes ont été publiés dans les revues *Mœbius*, *Saturne*, *Zeugme* et *Le Crachoir de Flaubert*. Son premier roman-poésie paraîtra à l'automne 2022 aux éditions Bayard.

**Audrey-Ann Gascon** est étudiante à la maîtrise en littératures de langue française à l'Université de Montréal. Dans ses recherches, elle s'intéresse aux rapports entre l'intime et le collectif dans les récits de soi. Elle est rédactrice en chef de la revue *Le Pied*, adjointe éditoriale aux Éditions du remue-ménage et coordonnatrice du Marché de la poésie de Montréal.

**Alegria Gobeil** incorpore dans sa démarche/vie des pratiques considérées comme improductives; autodestructrices; invivables. L'écriture, le protocole et l'art performance sont ses modes de divulgation les plus récurrents afin de réfléchir à ce que ces pratiques soi-disant nuisibles permettent de négocier. A. aiguisé présentement ses critiques de la psychiatrisation dans le cadre d'une maîtrise en arts visuels et médiatiques à l'Université du Québec à Montréal. Sa recherche reçoit l'appui du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (CRSH).

**Marc-Olivier Hamelin** est originaire de Rouyn-Noranda. Il détient un baccalauréat en beaux-arts de l'Université Concordia (2014) et une maîtrise en muséologie et pratiques des arts de l'Université du Québec en Outaouais (2019), où il s'est intéressé aux voix multiples en contexte de création. Il a exposé plusieurs projets, entre autres au Musée d'art de Rouyn-Noranda, à la Galerie UQO, à l'Écart et aux centres d'exposition de Val-d'Or et d'Amos. Son travail a pour point de départ le dialogue et soulève des enjeux relatifs au récit de soi et à la production du discours. Ses projets – où il lie sa voix à celles d'artistes, d'autrices, d'auteurs et de pairs – se matérialisent en installations, en vidéos et en textes.

De **Benjamin Lachance**, on ne peut tenir entre ses mains que ce poème, mais la soirée ne fait que commencer.

**Ayavi Lake** est née et a étudié au Sénégal, à Dakar. Après des études à Paris, elle s'installe au Québec. Ces trois territoires marquent ses écrits. Son recueil de nouvelles, *Le marabout* (VLB, 2019), dans lequel elle donne chair au quartier de Parc-Extension, est lauréat du Prix des Horizons imaginaires 2020. Ayavi enseigne à Montréal.

**Rachel Larivière** a vingt-quatre ans. Cette publication est la première à laquelle elle participe à ce jour.

**Luba Markovskaia** est traductrice, docteure en littérature et de plus en plus autrice. Elle a fait paraître l'ouvrage *La conquête du for privé* (Classiques Garnier, 2019) et est membre du comité de rédaction de la revue *Spirale*. En 2021, elle a été finaliste au Prix du récit Radio-Canada et au prix Création littéraire de la SODEP. Sa traduction du recueil de poésie *Notes de terrain pour la toundra alpine* d'Elena Johnson (Presses de l'Université du Québec) lui a valu le Prix de la traduction John-Glassco 2021. L'été, elle jardine, et l'hiver, elle fait de la gravure en rêvant à son jardin.

**Blaise Ndala** est romancier. Il a publié *J'irai danser sur la tombe de Senghor* (L'Interligne, 2014), *Sans capote ni kalachnikov* (Mémoire d'encrier, 2017) et *Dans le ventre du Congo* (Seuil/Mémoire d'encrier/Vallesse, 2021), roman qui lui a valu, entre autres, le prix Ivoire pour la littérature africaine d'expression francophone et le prix Ahmadou-Kourouma du Salon du livre de Genève 2021. Il vit à Ottawa.

**Olivia Tapiero** est écrivaine et traductrice. Elle a signé *Les murs* (VLB, 2009), *Espaces* (XYZ, 2012), *Phototaxie* (Mémoire d'encrier, 2017) et *Rien du tout* (Mémoire d'encrier, 2020), et a aussi codirigé le collectif *Chairs* (Triptyque, 2019). Membre du comité de rédaction de *Mœbius* depuis 2019, elle a contribué à plusieurs revues, dont *Estuaire*, *Liberté*, *tristesse* et *Lettres québécoises*. Son œuvre changeante est traversée par une sensibilité à la désintégration, une méfiance envers les institutions et le nationalisme, et l'exploration d'un non-consentement à l'état du monde.

**Nathalie Vanderlinden**, autrice belge, née à Séoul en 1975, vit et écrit à Bruxelles. Elle tient un journal depuis son enfance. Son contenu prend tantôt la forme de poèmes, tantôt d'histoires, liées à sa vie. Elle lit ses poèmes régulièrement en public et collabore avec des musicien·ne·s. Elle a une pratique performative de lecture à voix haute et organise régulièrement des événements de partage littéraire. Actuellement, elle travaille sur la biographie fictionnelle de sa mère adoptive, décédée à l'âge de quarante-neuf ans, et sur son premier recueil de poésie.

## prochains numéros

N° 174

**Ce monde était fait pour plier**

Appel fermé

N° 175

**Raconter l'histoire jusqu'au bout est un acte d'amour**

Réception des textes: du 17 janvier au 18 avril 2022

N° 176

**Lettre à un-e écrivain-e vivant-e**

Appel fermé (sur invitation seulement)

Appels de textes:

[revuemoebius.com/appels-de-textes/](http://revuemoebius.com/appels-de-textes/)

Protocole de soumission:

<https://revuemoebius.com/protocole-de-soumission/>

### **Soumettre un texte**

La longueur des textes en prose ne doit pas dépasser 3 000 mots.

La longueur des textes en vers ne doit pas dépasser 7 pages.

Les textes doivent être soumis en format .doc, par courriel, à [redactionmoebius@gmail.com](mailto:redactionmoebius@gmail.com). Le courriel doit inclure les coordonnées complètes de l'auteurice ainsi que la mention du numéro pour lequel la soumission est proposée. Les textes doivent être inédits. Nous n'acceptons qu'une soumission par personne pour un même numéro et nous publions un maximum de deux textes d'un-e même auteurice par année. Pour des raisons de subventions, nous ne pouvons publier par numéro que deux textes écrits par des personnes résidant à l'extérieur du Canada.

## a b o n n e m e n t

taxes et frais postaux inclus  
quatre numéros par année

		1 an	2 ans
<b>Canada</b>	individu	48 \$	85 \$
	étudiant	35 \$	60 \$
	institution	95 \$	180 \$
<b>États-Unis</b>	individu	75 \$	140 \$
	institution	115 \$	220 \$
<b>International</b>	individu	85 \$	160 \$
	institution	130 \$	250 \$

Pour vous abonner par carte de débit ou carte de crédit :  
[revuemoebius.com/abonnement](http://revuemoebius.com/abonnement)

Autrement, veuillez adresser votre chèque ou mandat-poste  
à l'ordre de :

Mœbius  
1463, boulevard Saint-Joseph Est  
Montréal (Québec) H2J 1M6

Abonnements numériques : [sodep.qc.ca](http://sodep.qc.ca) et [erudit.org](http://erudit.org)

Courriel : [revuemoebius@gmail.com](mailto:revuemoebius@gmail.com)  
Site Internet : [revuemoebius.com](http://revuemoebius.com)

# EXIT

revue de poésie

## JE M'ABONNE ET J'ÉCONOMISE

1 an/4 numéros

Régulier : 42 \$

Étranger (Transport inclus) : 70 \$

(Prix en librairie : 11,50 \$)

*(les taxes sont incluses dans les prix)*

Je désire m'abonner  me réabonner

À partir du numéro en cours  ou du numéro \_\_\_\_\_

Nom : .....

Adresse : .....

Ville / Province : .....

Code postal : .....

Téléphone : (.....) .....

Télécopieur : (.....) .....

Courriel : .....

Je paye par chèque  Visa  Mandat

No : ..... Expiration : ..... / .....

Signature : .....

Chèque et mandat payables à l'ordre de :

**Revue EXIT/ Éditions Gaz Moutarde inc.  
C.P. 22125, C.S.P. Iberville, Montréal (Qc), H1Y 3K8**

Téléphone : 514 721-9672 • Internet : [www.exit-poesie.com](http://www.exit-poesie.com)

Courriel : [administration@exit-poesie.com](mailto:administration@exit-poesie.com)



*XYZ. La revue de la nouvelle* est un périodique trimestriel qui se consacre exclusivement au genre de la nouvelle. Au gré des publications, de nombreux auteurs prestigieux côtoient des auteurs en émergence. Grâce à de fréquents numéros thématiques, son contenu se renouvelle sans cesse et assure une exploration de tous les lieux possibles et mouvants de l'imaginaire.

Abonnez-vous : <https://xyzrevue.com>

Catherine Morency

## Le jour survit à sa chute

Le lézard  
amoureux

Lapidaire, taillé dans une vision renouvelée des mythologies anciennes et modernes, l'univers poétique de Catherine Morency sonde les zones les plus sombres de nos âmes et les lieux où, à force de luttes, d'acharnement et de conviction, une lumière jaillit.

# Le lézard amoureux

[groupenotabene.com](http://groupenotabene.com)

# SPIRALE

ÉCOLOGIES  
(DÉ)COLONIALES



ABONNEMENT  
[SODEP.QC.CA](http://SODEP.QC.CA)

Ana Vaz  
UN FILM, RÉCLAMÉ  
2015  
Vue d'installation, Dazibao  
Photo – Marilou Crispin

# LIVART

## PORTRAIT D'ARTISTE

---

Alice Cloutier-Lachance



Née et vivant à Montréal, Alice Cloutier-Lachance est une photographe émergente complétant présentement un Baccalauréat en photographie à l'Université de Concordia. Après avoir quitté le Québec pendant quatre ans, sa pratique photographique est inspirée d'un thème central dans sa propre vie: la notion de l'espace et de son influence sur l'individu, à la cohabitation de l'humain avec son environnement.



*Plusieurs de ses œuvres sont disponibles à la boutique du Livart.*

*Mœbius* est une revue littéraire fondée en 1977 par Pierre DesRuisseaux, Raymond Martin et Guy Melançon. Elle a été dirigée pendant trente-cinq ans par Robert Giroux. *Mœbius* paraît quatre fois par année.

**Directrice**

Valérie Savard

**Rédacteur en chef et coordonnateur de la production**

Nicholas Dawson

**Responsable des communications, de la diffusion et des abonnements**

Sayaka Araniva-Yanez

**Comité de rédaction**

Jennifer Bélanger, Lula Carballo, Nicholas Dawson, Laura Doyle Péan, Martine Fidèle, Maude Lafleur, Alex Noël et Olivia Tapiero

**Conseil d'administration**

Myriam Comtois, Jean-Benoit Cormier Landry, Valérie Héon, Stéphane Martelly, Daoud Najm et Julia Pawlowicz

**Conception graphique**

Marc-André Cholette-Héroux et Roxane Desjardins

**Illustration de couverture**

Manuel Mathieu

**Graphisme de la couverture**

Marc-André Cholette-Héroux

**Infographie**

Hugues Skene

**Révision linguistique**

Julie Loncin

**Correction d'épreuves**

Véronique Desjardins

*Mœbius* est subventionnée par le Conseil des arts du Canada, le Conseil des arts et des lettres du Québec et le Conseil des arts de Montréal.

*Mœbius* est membre de la SODEP et de la FQLL.



Conseil des arts  
du Canada

Canada Council  
for the Arts

Conseil des arts  
et des lettres  
Québec



CONSEIL  
DES ARTS  
DE MONTRÉAL

Ce cent soixante-treizième numéro  
a été achevé d'imprimer sur les presses  
de l'imprimerie Gauvin, à Gatineau (Québec),  
en mars 2022, pour le compte de la revue *Mæbius*.



# JE CULTIVE LE JARDIN DE LA FURIE

## Participant·e·s

Marie Audran

Amélie Bélanger

Aglaré Boivin

Nicole Brossard

Geneviève Dufour

Audrey-Ann Gascon

Alegría Gobeil

Marc-Olivier Hamelin

Rosy L. Daneault

Benjamin Lachance

Ayavi Lake

Rachel Larivière

Nathalie Vanderlinden

Nicholas Dawson rencontre Manuel Mathieu

Luba Markovskaia pense la création

Marie-Célie Agnant est l'écrivaine en résidence

Blaise Ndala écrit à Gabriel Robichaud

ISBN : 978-2-924781-41-8



9 782924 781418